

1898

ASSOCIATION AMICALE

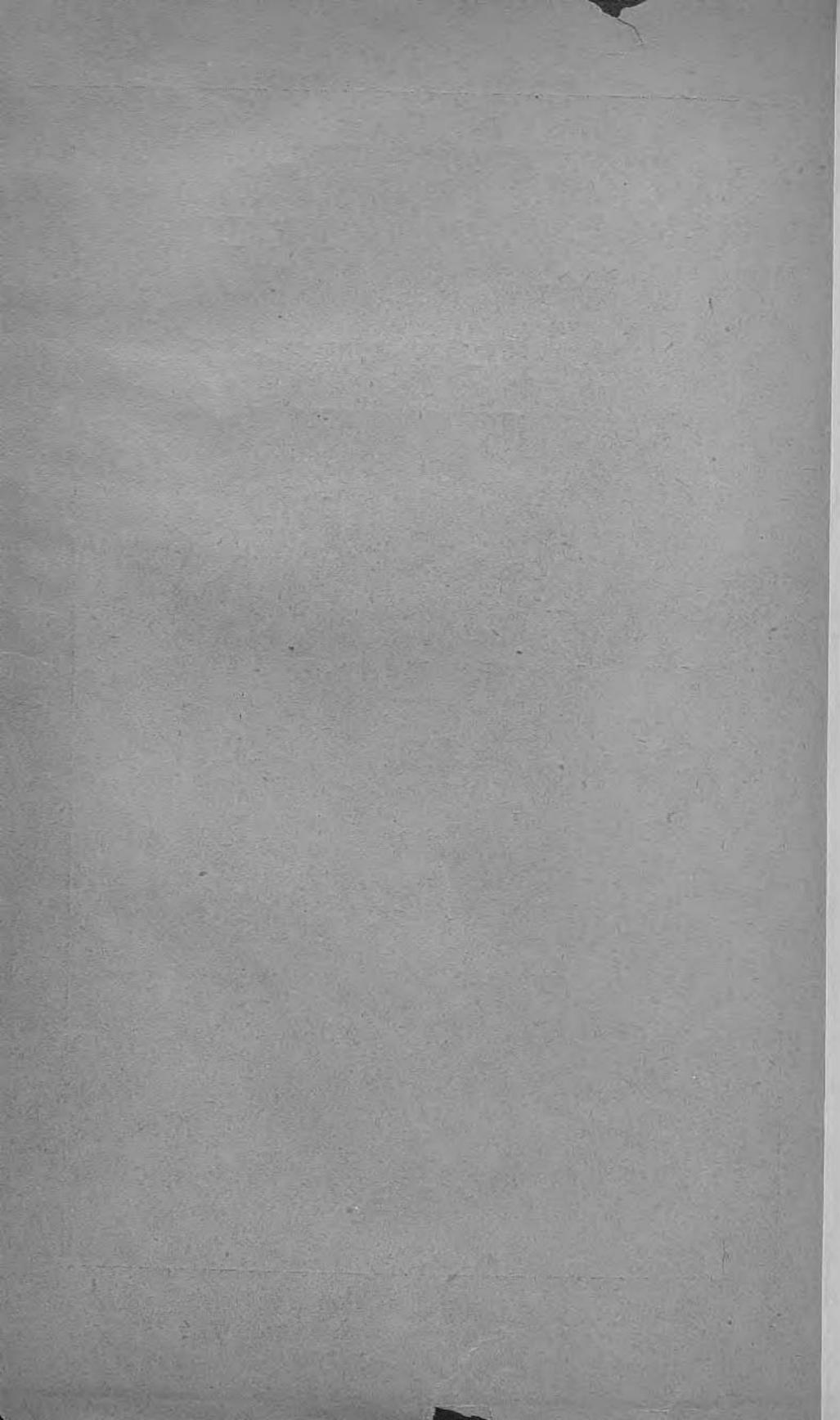
DES

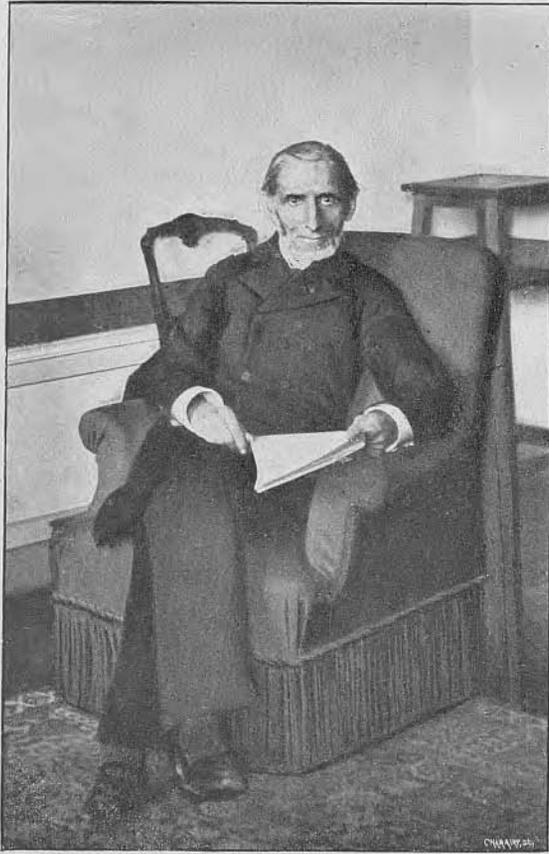
ANCIENNES ÉLÈVES DE FONTENAY-AUX-ROSES



M. FÉLIX PÉCAUT

1898





LES DERNIERS JOURS DE M. PÉCAUT

On me demande, pour le Bulletin, quelques détails sur les derniers jours, les dernières heures de la vie de mon père.

J'avais reculé jusqu'ici, sentant l'impossibilité de rendre sensible pour autrui la grandeur morale du spectacle que, six mois durant, nous avons eu sous les yeux. Mais sans doute il vaut mieux parler, même incomplètement, imparfaitement, que d'ensevelir dans le silence ce dernier exemple, cette leçon la plus grande à coup sûr que nous ayons reçue de mon père.

Six mois durant, la souffrance a été continue, sans répit, de nuit comme de jour, et l'intensité en a été croissant jusqu'à la fin. Chaque heure, chaque minute a dû être conquise au prix d'une tension de tout l'être, physique et moral. L'énergie physique, dans ce pauvre corps si usé, s'affaiblissait avec les progrès du mal. Mais l'énergie morale n'a jamais subi un instant de défaillance. Mon père a toujours été, à tous les moments, son propre maître, dominé son état, sa souffrance, sa faiblesse. Mais l'effort constant et intense que lui demandait cette domination, il fallait le deviner; aucune raideur, aucune tension ne le révélait; on voyait la victoire sans apercevoir la lutte, qui restait le secret bien gardé de cette âme si totalement étrangère à l'orgueil.

Cette maladie a été — comment trouver un meilleur mot que celui dont s'est servi M. Buisson? — *le chef-d'œuvre* de mon père. Oui, il en a fait un chef-d'œuvre de pur stoïcisme, mais d'un stoïcisme si simple, si modeste, si doux, si humble, et si profondément religieux en son dernier fond, que nous-mêmes, spectateurs de toutes les minutes, nous ne pouvions l'entrevoir que par échappée, quand nous comprenions l'intensité de la douleur vaincue et l'extraordinaire force d'âme nécessaire pour la vaincre.

Mon père parlait fort peu. La toux, une toux affreuse, dont les quintes le glaçaient d'effroi, malgré son courage, lui interdisait tout essai de conversation. Mais ces silences étaient pleins de pensée, de réflexion, de méditation. Bien des indices nous révélaient qu'ils étaient le plus souvent un muet entretien, une communion fervente

avec l'Esprit infini, une prière au sens si libre et si pieux à la fois que ce mot présentait pour mon père. Il repassait aussi, fréquemment, les passages des auteurs sacrés ou profanes dont il avait composé, dans sa mémoire, un trésor en vue de l'épreuve suprême. Et c'était de préférence aux interprètes de la sagesse antique, de la pure raison humaine, mais de la raison la plus haute, aux Grecs surtout, aux latins aussi, qu'il demandait secours. Il lui est arrivé de me prier de lui lire un passage du *De Amicitia*, que son souvenir ne retrouvait pas exactement.

Mais il ne faut pas croire que son attitude intérieure fût, comme il pourrait sembler d'après ce que je viens de dire, toute tournée à la préoccupation de soi. C'est peut-être en ceci qu'il a été le plus admirable : qu'au sein de cette détresse physique, il n'a cessé de se détacher de lui-même, et de vivre — comme il vivait en santé — pour autrui, en particulier pour la chose publique, pour son pays. Nous ne pouvions pas lui faire de lecture, mais il nous demandait de lui raconter au jour le jour les événements, étrangers ou nationaux, et son esprit les mesurait, les jugeait avec une entière fermeté. Jusqu'à sa dernière heure — sans métaphore — il est resté un citoyen actif. Le matin même de sa dernière journée, déjà envahi par le froid de la mort, et les battements de son cœur déjà difficiles à percevoir, il me faisait écrire quelques lignes d'encouragement à un écrivain qui venait de se compromettre courageusement pour la défense de la justice.

Dans les derniers jours de juillet, j'avais reçu une lettre d'un moraliste anglais, Miss Frances Power Cobbe, qui, trente-cinq ans auparavant, avait fait connaître à son pays les ouvrages théologiques de mon père, et s'était, à cette occasion, liée avec lui d'amitié, mais l'avait depuis de longues années perdu de vue. Elle venait de lire, dans le *Siècle*, un de mes articles, et ce nom lui rappelant de bien vieux souvenirs, elle m'écrivait pour savoir de moi des nouvelles de mon père. « Je suis très vieille, ajoutait-elle, j'ai soixante-seize ans, la mort n'est pas loin, et je voudrais vous prier de demander à mon vieil ami s'il est aussi sûr aujourd'hui qu'il y a quarante ans de ces réalités supérieures auxquelles nous avons tous deux donné notre foi. » Je lus à mon père cette lettre, je lui transmis ce touchant appel. « Réponds-lui, me dit-il, qu'elle se rassure. Je sens avec une entière certitude que le dernier mot des choses est raison, par conséquent justice, charité, amour. Sans doute, le « comment » m'échappe. Tel que je suis, à ce degré d'existence où je suis placé, je ne puis pleinement comprendre. Mais — et c'est là ma grandeur, la grandeur de la vie — il dépend de moi de deviner. Je crois à la réalité morale de l'Univers dont ma conscience est une partie authentique. »

J'ai dit que, dès le matin de son dernier jour, la mort commençait à le saisir. Son corps, à l'exception de la tête, était glacé, sans qu'il sentit ce froid ; et le pouls devenait impossible à compter. Sa pensée demeurait pourtant active et lucide. Ce fut vers midi qu'il me dit les belles paroles qu'a citées M. Buisson, et qu'il a certainement voulu nous laisser comme son testament. Mais comment en exprimer l'accent, ni le regard qui les accompagnait, je ne sais quoi de déchirant à la fois et de victorieux, une sérénité, une tendresse, une douceur, une force inexprimables. Deux heures après, il put voir mon frère et sa famille, qui arrivaient d'Orléans, il put leur adresser quelques mots. Mais la fatigue et la faiblesse allaient croissant.

Dès que nous cessions de lui parler, le sommeil s'emparait de lui. Vers quatre heures, je lui demandai s'il souffrait : « Je ne sais pas, me dit-il ; plus beaucoup, il me semble. » A quatre heures trois quarts, sans s'éveiller, il poussa un soupir, sa tête s'inclina, c'était fini.

J. ELIE PÉCAUT.

OBSÈQUES DE M. PÉCAUT

Le dimanche soir, 31 juillet, une dépêche adressée d'Orthez à Fontenay annonçait la mort de M. Pécaut.

La présidente de l'Association amicale, prévenue dès le lendemain matin, informait de ce douloureux événement toutes les écoles normales et les écoles primaires supérieures. Elle invitait les associées à se rendre à la triste cérémonie où elle représenterait officiellement l'Association.

M^{lle} Lauriol partit emportant deux couronnes offertes, l'une par l'Association, l'autre par l'École de Fontenay.

Les obsèques eurent lieu le mercredi 3 août, à deux heures après midi. Le matin du même jour le corps avait été transporté d'Orthez à Ségalas, propriété de la famille. Nous ne dirons pas notre émotion en entrant dans la chambre où reposait le cercueil de celui qui fut pour nous un Maître incomparable, un « père spirituel » dans la haute et forte acception du mot.

Bientôt arrivent, par tous les sentiers, par toutes les routes, ceux qui, dans un instant, suivront le convoi. De Paris sont venus : M. Buisson, M. Melouzey, M. Théodore Steeg ; de Pau : le secrétaire général de la Préfecture, M. Fauré, inspecteur d'Académie, le personnel des Ecoles normales du département... etc. ; d'Orthez : le Sous-Préfet, le Maire, les principales notabilités ; de tout le département : des inspecteurs primaires, des instituteurs, des institutrices. Nous retrouvons d'anciennes élèves de Fontenay accourues, quelques-unes de très loin, pour accompagner à sa dernière demeure le fondateur de leur chère école ; et nous savons que nos compagnes absentes, retenues au loin par d'impérieux devoirs, sont à cette heure unies d'intention avec nous : la grande communauté de Fontenay est présente en esprit. Mais l'extraordinaire affluence des gens du pays nous a particulièrement frappées ; combien touchante nous a paru la douleur contenue de ces hommes, de ces femmes, en costume béarnais, qui essayaient

leurs larmes du revers de leur main. Plusieurs d'entre eux avaient certainement entrevu, au moins obscurément, la grandeur morale de celui qui comptera parmi les pures gloires de leur pays. « Ce n'était pas un homme comme un autre, » disait près de nous une humble paysanne, exprimant sous une forme naïve notre pensée à tous.

D'une voix lente et grave, M. le pasteur Jean Monod, ancien doyen de la Faculté de Montauban, ancien condisciple de M. Pécaut, prononce une émouvante prière. Devant ce cercueil les beaux versets de l'Évangile que lit le pasteur prennent pour nous un sens plus profond, une portée plus haute; jamais la parenté de l'homme avec l'esprit infini ne nous était apparue plus évidente.

Le cortège se forme et se dirige vers le petit cimetière de Salles Montgiscard, situé en pleine campagne. En tête, vient le cercueil porté par des fermiers du voisinage et recouvert d'un simple drap noir sans ornement, sans décoration d'aucune sorte : nul faste, nulle pompe extérieure, rien qui soit de nature à éblouir les yeux. M. Elie Pécaut et M. Félix Pécaut conduisent le deuil, une foule en larmes suit, par les sentiers rustiques, les chemins étroits bordés de haies. Nous regardons, pour le fixer dans notre mémoire, l'admirable paysage que M. Pécaut a dû contempler si souvent et sur lequel, en ce jour de deuil, le soleil resplendit « épanchant sa lumière immortelle ». Dans le cimetière où l'on arrive, une tombe est creusée au pied d'un arbre; c'est là que furent prononcés les discours que nos compagnes trouveront plus loin et qui firent sur nous une impression inoubliable. Tous ceux qui prirent la parole avaient connu de très près M. Pécaut. Leur accent disait assez la part qu'ils prenaient à la douleur commune. Et comment taire ici le frémissement de respectueuse et ardente sympathie qui nous saisit quand M. Buisson parla à son tour, quand il rappela les liens qui l'unirent à M. Pécaut ?

« Trente ans d'une amitié si profonde que c'était plutôt piété filiale de ma part et tendresse de père de la sienne, trente ans de communion intime dans la même foi, dans le même effort vers le même idéal; trente ans d'une collaboration si étroite que dans le silence même nous nous entendions et que pas un instant nous n'avons cru être deux, car il ne se lassait pas plus de donner que moi de recevoir, et c'est ce qu'il appelait un échange d'âme à âme, tout ce long flot de vie, du meilleur de ma vie, me remonte au cœur, et je voudrais, comme chacun de vous, m'y laisser aller tout bas, tout seul, au gré des souvenirs et des émotions. »

Chacune de ses paroles éveillait un écho au plus profond de nous-mêmes et nous redisions mentalement les derniers mots que déjà la foule s'éloignait :

« ... Esprit de Félix Pécaut, reste, oh ! reste parmi nous... Reste dans nos pensées de tous les jours, plane longtemps sur nos écoles, demeure à jamais dans notre patrie ! »

M^{me} Pécaut et M^{me} Carrive, restées à Orthez pendant la triste cérémonie, voulurent bien recevoir, à leur retour, les anciennes élèves de Fontenay. Combien nous fûmes touchées et reconnaissantes de leur accueil ! M^{me} Pécaut ne connaissait pas ou connaissait peu la plupart d'entre nous ; en nous accordant, à cette heure douloureuse, un moment d'entretien, elle semblait associer plus intimement à son deuil la famille de Fontenay, elle lui donnait un précieux témoignage de sympathie. De cette maison si cruellement frappée nous sommes sorties, je dirais presque rassérénées, avec l'intime certitude qu'il est des liens que la mort ne détruit pas. Ceux qui ont vécu dans une étroite communion d'âme restent unis par ce qu'il y a en eux d'éternel, même après la mort qui est pour d'autres la suprême séparation.

DISCOURS PRONONCÉS AUX OBSÈQUES DE M. PÉCAUT

DISCOURS DE M. MONOD

Je commencerai par donner lecture de deux fragments de l'Écriture sainte qui serviront d'introduction à ces adieux.

Le premier est emprunté au livre des Psaumes :

« L'Éternel est mon berger; je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts pâturages; il me conduit le long des eaux paisibles; il restaure mon âme; il me mène dans les sentiers de la justice, à cause de son nom.

« Si je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi; ta houlette me rassure. Oui, le bonheur et la grâce m'accompagneront tous les jours de ma vie, et j'habiterai dans la maison de l'Éternel jusqu'à la fin de mes jours. » (*Psaume 23.*)

Le second est emprunté aux paroles de Jésus-Christ rapportées dans l'Évangile de Saint-Mathieu :

« Je te loue, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants. Oui, Père, je te loue de ce que tu l'as voulu ainsi!... Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés! Je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous, et recevez instruction de moi, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau léger. »

(SAINT-MATHIEU, chap. XI.)

Messieurs et honorés frères,

C'est sous l'influence de ces consolantes et fortes paroles que je

voudrais laisser les nombreux amis qui se pressent autour de la tombe de Félix Pécaut. Nous avons tous besoin de consolation : nous savons tous ce que nous perdons en lui, quels sont les dons exceptionnels qu'il avait reçus de Dieu et dont il a fait, sachant de qui il les tenait, un si consciencieux et si noble usage.

Ce serait à ceux qui l'ont connu de plus près, et tout d'abord à sa famille, aujourd'hui brisée par le deuil, de nous dire ce qu'il y avait en lui, à côté de ses qualités maîtresses et sous un extérieur austère, de bonté, de tendresse, de délicatesse, d'infatigable dévouement pour les petits et pour les grands ; ils nous rappelleraient, en particulier, ce que, dans les longs jours de sa dernière maladie, il a montré de patience, de calme, de possession de lui-même et de reconnaissance envers ses alentours.

Quant à ce que perd, en Félix Pécaut, notre Université, d'autres le diront beaucoup mieux que moi. On sait quelle a été, dans tout le domaine de l'Enseignement primaire, l'influence de cet éducateur modèle, entre autres quelle confiance et quelle affection il a su inspirer à ses élèves de Fontenay qui trouvaient en lui non seulement un excellent maître, mais un initiateur moral, presque un père spirituel. C'est ainsi qu'il comprenait l'éducation, comme un appel constant et intelligent à la volonté, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus personnel, de plus humain dans l'homme. Au près de ce directeur on se sentait salutairement averti et poussé au bien.

Je n'essaierai pas non plus de dire ce que perdent en lui ses nombreux amis, parmi lesquels je suis heureux de me compter, depuis les jours lointains où nous faisons ensemble nos études de théologie à la Faculté de Montauban. C'est cette amitié, demeurée vivante, à travers de trop longs silences, qui me vaut aujourd'hui, de la part de sa famille, la douloureuse mission de présider son convoi funèbre. Les traits de caractère que ses condisciples observaient en lui — je m'en souviens — sa parfaite droiture, sa simplicité, sa douceur, son amour passionné de la justice, son respect d'autrui, sa sévérité envers lui-même ont été se dessinant et s'accroissant, et sont restés la marque de sa personnalité et la raison de son influence.

Mais ce qui imprima à l'ensemble de sa vie son cachet propre et permanent, ce fut l'autorité de la conscience, toujours en éveil ; celle-ci n'était à ses yeux rien moins que la voix de Dieu dans l'âme. Pour Pécaut, écouter sa conscience ce n'était pas seulement suivre un noble instinct, c'était s'incliner sous la main d'un plus grand que lui-même, de celui qui échappe à nos définitions imparfaites, mais « dans lequel nous avons la vie, le mouvement et l'être ». Aussi les expériences et les ambitions morales de notre ami plongeaient-elles, par

une sorte de nécessité, dans le terrain religieux. Pour lui, la religion ne s'ajoutait pas à la morale, comme un chapitre supplémentaire; elle en était la flamme intérieure et le couronnement; témoin cette double déclaration qui termine sa deuxième conférence aux anciennes élèves de Fontenay : « L'homme n'est tout lui-même que s'il a conscience de Dieu présent... » ... « Obéir à Dieu, c'est la liberté. C'est aussi la force, la force active et résistante. » Cette foi au Dieu vivant qui, dans sa généralité, n'en possédait pas moins un caractère éminemment personnel, devait, par cela même, être une foi progressive; le Dieu auquel il s'était confié est un Dieu fidèle qui poursuit l'œuvre commencée en tous ceux qui s'attendent à Lui. J'aime à appliquer à notre frère cette parole du livre des Proverbes : « Le sentier des justes est comme la lumière du soleil dont l'éclat grandit jusqu'au milieu du jour. » ... « De foi en foi, » lisons-nous dans l'Évangile. La sincérité porte en elle sa récompense, savoir des progrès nouveaux. « Dieu connaît ceux qui lui appartiennent » par des routes diverses, celles qu'Il leur a préparées. Il les dirige vers le but, aux pieds de celui qui est « le chemin, la vérité et la vie ».

Remettons notre frère, au terme de sa course, entre les bras de ce Père céleste, comme il s'y remettait lui-même, et suivons-le, du regard de la foi, dans le repos du peuple de Dieu, loin des conflits, des injustices, des souffrances et du péché, dans ce séjour de paix où il contemple, avec une inexprimable joie et dans une lumière croissante, la vérité sans voiles, et la pureté sans tache.

Et nous, Messieurs et honorés frères, qui avons souvent reçu de lui de précieuses leçons, recevons encore celle qu'il nous laisse, en nous quittant : il nous parle dans sa mort, comme il l'a fait dans sa vie; il nous enseigne et nous exhorte, par son départ, à nous préparer, nous aussi, à ce dernier appel. Le temps est court, la vie est sérieuse; encore quelques revoirs et quelques séparations, quelques projets, quelques efforts, et la période de l'épreuve terrestre sera achevée. Puisse nous, pendant qu'elle dure, entendre retentir, au fond de nos cœurs, l'invitation divine que nous relisons, il y a peu d'instants :

« Vous qui êtes travaillés et chargés, venez à moi; je vous soulagerai. »

Veuille ce grand consolateur soutenir nos chers affligés, et, en face du vide immense qui s'est fait autour d'eux, leur donner de sentir, d'une manière intime et puissante, qu'il y a des séparations qui ne séparent pas, que, si nos bien-aimés ne sont plus où ils étaient, ils sont partout où nous sommes, puisqu'ils sont avec Dieu, et que Dieu est avec nous!

DISCOURS DE M. CORNU, SOUS-PRÉFET D'ORTHEZ

Mesdames, Messieurs,

La voix éminente de l'ancien Directeur de l'Enseignement primaire pourra dire, seule, quelle part personnelle Félix Pécaut a apportée dans l'œuvre qui est à tous deux leur impérissable honneur ; d'autres rappelleront les services rendus à la démocratie et à la République ; mais, plus modeste est mon intention, plus touchante aussi peut-être, s'il m'était donné, dans ce tribut de respect et de reconnaissance, de peindre avec quelque vérité l'âme intime de celui qui m'honora de son amitié.

Apôtre de tout bien, de toute vérité, à son contact on se sentait meilleur, grandi, l'esprit et le cœur plus ouverts ; le charme de sa causerie sans apprêt exhalait une force persuasive et vous prenait tout entier. A son conseil, le devoir paraissait simple, facile à discerner, plus facile encore à accomplir, et sa belle et pure conscience s'alliait à une perspicacité pénétrante et sûre.

Pourquoi faut-il que les misères physiques minent de tels hommes pour les enlever, à peine au seuil, de leur vieillesse à leur pays, aux êtres aimés dont ils sont la gloire !

Félix Pécaut a supporté pendant six mois, avec la sérénité d'un stoïcisme antique, d'indicibles souffrances sans que de ses lèvres soit jamais sortie une plainte. C'est ainsi que, par le constant et douloureux effort de sa volonté, il récompensait de leur vigilance si tendre et si éclairée l'admirable dévouement de sa compagne, de sa fille, de ses deux fils, de ses proches parents.

Une grande joie adoucissait pour tous l'amertume de ses tristesses, cette joie inexprimable pour ces âmes si étroitement unies de souffrir ensemble, au foyer familiale.

Et maintenant, écoutez quelle fut la fin de Félix Pécaut : Dimanche à midi, quand déjà la mort l'effleurait, il paraissait méditer ; son fils aîné se penchant vers son visage lui dit : « A quoi penses-tu, père ? » d'une voix faible et entrecoupée de sanglots il répondit : « A ce qui a occupé le fond de toute ma vie, être ce que je dois être, soit personnellement, soit familialement, soit comme citoyen, soit (avec un regard vers le ciel) comme membre de la cité divine. »

Puis, au bout d'un silence, il ajouta... « Mais tout cela est confus, pénible, faible... »

Ce fut sa dernière pensée pieusement recueillie... à 5 heures il mourait.

Puissent les sincères hommages qui accompagnent ce bon, ce juste, ce sage, être un adoucissement à la douleur des siens. Adieu!!

DISCOURS DE M. FAURÉ

Inspecteur d'Académie à Pau.

Messieurs,

La mort impitoyable frappe sans relâche dans les rangs de l'Université, et ses coups sont d'autant plus cruels qu'ils atteignent les sommets et que les hommes les plus en vue par leur haute situation en sont les victimes.

La douleur non encore apaisée qu'a provoquée en nous la fin inopinée du chef si regretté de l'Académie de Bordeaux se ravive plus poignante aujourd'hui devant la tombe de M. Félix Pécaut. C'est encore une grande intelligence qui s'est éteinte, c'est un grand cœur qui a cessé de battre, et la famille universitaire tout entière, dont M. Pécaut était l'honneur et l'orgueil, est plongée dans le deuil.

Le personnel enseignant des Basses-Pyrénées a ressenti, plus douloureusement peut-être que tout autre, ces sentiments de profonde affliction, et c'est en son nom que je viens respectueusement rendre hommage à la mémoire de cet homme éminent dont nous déplorons la perte.

M. Félix Pécaut aimait passionnément son cher pays de Béarn, berceau de sa famille; c'est là que, dans des moments difficiles, il avait lutté par la plume et la parole pour la diffusion des idées de justice et de liberté qui ont été le culte de sa vie. C'est là que s'affirma en lui la conviction que pour arriver à la réalisation de son idéal : donner à la France une âme républicaine; c'était par l'école que devait se faire la régénération. C'est ainsi que son esprit clairvoyant, servi par une volonté inflexible et soutenu par un patriotisme ardent, l'amena à cette haute conception de l'éducation populaire qui, à une instruction intelligente, plus profonde qu'étendue, appropriée aussi aux besoins du temps, donne pour base et fondement les principes solides de la morale.

C'est en 1880 qu'en qualité d'Inspecteur général de l'Enseignement primaire, chargé de l'organisation et de la haute direction de l'école de Fontenay, M. Félix Pécaut fut appelé à mettre en pratique les principes qu'il a développés dans son beau livre sur l'*Éducation Nationale*, et à les propager, par les Écoles normales, jusqu'aux plus humbles écoles de hameau.

Vous savez avec quelle hauteur de vue et quelle autorité il a accompli l'œuvre qui lui avait été confiée. La mission dont il s'était chargé fut pour lui comme un apostolat et il l'accomplit avec cette conscience qu'il mettait en toute chose. Sans prendre souci de la fatigue des voyages, ni des soins que demandait sa santé bien délicate, il considéra comme un devoir d'aller en inspection porter par lui-même la bonne parole dans les diverses régions de la France.

C'est ainsi qu'il nous fut donné maintes fois de le voir à l'œuvre dans ce beau département des Basses-Pyrénées, vers lequel il se sentait tout particulièrement attiré, et de l'accompagner dans nos divers établissements d'instruction primaire, écoles normales, écoles primaires supérieures, écoles élémentaires; il voulait tout voir par lui-même pour se rendre un compte exact de la valeur des maîtres, des méthodes suivies et des résultats obtenus. C'était partout la même attention scrupuleuse pour examiner, la même bienveillance exquise pour apprécier. Son esprit aussi pénétrant que son regard lui faisait aisément discerner le point faible; mais, pour juger le maître, sa droiture et son honnêteté le mettaient en garde contre une première impression qui, quoi qu'on dise, n'est pas toujours la meilleure; il écoutait, étudiait de près, se renseignait, et il lui est arrivé parfois, sans qu'il en coûtât rien à sa nature loyale, de revenir sur une opinion insuffisamment établie. Avait-il à redresser? Ses observations prenaient toujours la forme délicate de conseils et d'encouragements. Dans les classes ou dans les réunions pédagogiques, exposait-il ses idées, donnait-il des instructions? On était saisi par la clarté, la chaleur et la sincérité de sa parole; on était convaincu.

Nous éprouvions tous pour M. Félix Pécaut plus que de la sympathie respectueuse; c'était de la vénération que nous inspiraient sa haute intelligence, son grand caractère et son noble cœur; c'est donc bien sincèrement que nous partageons la douleur poignante de tous les siens: de cette digne compagne qui l'a si vaillamment soutenu dans les épreuves de la vie, animée comme d'une énergie morale indomptable que les souffrances ne purent jamais abattre; de ses fils qui portent si noblement un nom déjà illustre; de sa fille enfin, dont l'âme forte a connu trop tôt les heures d'angoisse. Nous voudrions que les témoignages si unanimes de profonde sympathie qui les entourent aujourd'hui pussent adoucir l'amertume de cette cruelle séparation.

Le corps enseignant des Basses-Pyrénées conservera toujours le souvenir pieux et reconnaissant de M. Félix Pécaut, de cet homme de bien qui sut faire passer dans nos âmes un rayon de son ardent amour pour les enfants du peuple et pour la patrie.

M^{lle} S. Lauriol, Présidente de l'Association amicale des anciennes élèves de Fontenay-aux-Roses, s'est exprimée ainsi :

Au nom de l'Association amicale des anciennes élèves de Fontenay; au nom de nos jeunes compagnes, élèves à l'heure actuelle, nous sommes venues apporter à M. Pécaut l'hommage de notre respect et de nos regrets.

Celui qui fut si longtemps pour nous le guide vénéré, celui qui nous rendit l'École si chère demeure l'instigateur de notre travail, la lumière de notre conscience.

Son influence, en maintenant les traditions du passé dans cette Ecole, à laquelle il donna tant d'années de sa vie et tant de sa pensée et de son cœur, rendra son souvenir cher à celles-là mêmes qui sont arrivées après qu'il nous eut quittées.

La respectueuse reconnaissance que nous lui avions vouée nous fait ressentir plus vivement la grandeur de notre perte, et c'est avec un sentiment profondément douloureux que nous lui adressons ici un dernier et suprême adieu !

DISCOURS DE M. ESTANIOL, MAIRE D'ORTHEZ

Au nom de la Ville d'Orthez, j'ai le devoir — et je le remplis avec une profonde tristesse, mais de tout cœur — de déposer sur cette tombe un pieux hommage de respect et de reconnaissance.

L'hommage de respect s'adresse à l'homme au grand cœur, à la sérénité irréductible, à l'esprit si merveilleusement doté, au travailleur infatigable, au savant tout dévoué aux intérêts des humbles et qui aida si puissamment de ses conseils et de son concours les hommes du Gouvernement qui considéraient comme une des plus solides assises sociales l'éducation des enfants des écoles primaires.

Il nous a été donné, dans des causeries dont le charme restera toujours pour nous inoublié, de comprendre et d'admirer le dévouement de notre cher mort à cette belle cause de l'éducation des enfants humbles, comme il mettait tout son cœur à faire le brillant tableau de l'avenir réservé à notre beau pays, quand le sentiment de la nécessité de l'éducation nationale universellement répandue aurait pénétré tous les cœurs.

C'était chez lui une conviction ardente, inébranlable ; et cependant — et c'est ici que se manifestait le plus beau côté peut-être de son grand caractère — avec quelle mansuétude il rendait hommage à la bonne foi de ceux qui ne pensaient pas comme lui ! Jamais une parole

acerbe contre les personnes ; toujours les raisons, la logique, déduites avec une parfaite et sereine lucidité et sans amertume dans le langage, en opposition aux doctrines qui n'étaient pas les siennes.

Lesavant, l'homme de cœur était naturellement tolérant, — de cette intelligente tolérance qui permet la déférence pour les opinions des autres sans le moindre échec à l'énergie et à la manifestation de ses propres convictions.

Sous ce rapport, il nous donnait un magnifique exemple.

Le témoignage de reconnaissance, nous l'adressons à l'éminent fonctionnaire qui, dès les premières heures, accorda son haut et cordial patronage à une œuvre qu'Orthez poursuit avec persévérance et qui se rattache directement, en la complétant, à l'éducation des enfants qui ne peuvent pas songer à aborder les établissements d'un ordre plus élevé.

Nous n'oublierons jamais la preuve de sérieux intérêts et de sympathique dévouement que vous nous avez spontanément donnée à cette occasion, et je suis sûr d'être le fidèle interprète de toute la population libérale de notre ville en offrant à votre mémoire vénérée le témoignage de notre reconnaissance en même temps que l'hommage de notre respect.

DISCOURS DE M. F. BUISSON

Chers amis,

Celui que nous pleurons disait, il y quatre ans, à ses anciennes élèves une de ces paroles profondes et graves dont son cœur était si riche. Il venait de leur relire ces vers du poète « que nous avons autrefois lus ensemble, ajoutait-il, et qui m'ont donné de nouveau à réfléchir » :

Rien ne reste de nous. Notre œuvre est un problème.
L'homme, fantôme errant, passe, sans laisser même
Son ombre sur le mur...

Et il reprenait : « Le poète a-t-il dit vrai ? Oui, sans doute, si on l'entend de notre chétive durée... Mais combien il se trompe s'il veut dire qu'il ne reste rien de notre action ! En bien ou en mal, quelque chose restera de nous, oui, de nous-même, de notre propre être, de notre intime personne. Quelque chose, soit bien, soit mal, passe effectivement de nous en ceux qui nous voient, qui nous écoutent, que nous instruisons. Si ce n'est pas notre bonté, notre droiture, notre courage, notre énergie morale qui passent en eux, c'est notre

pauvreté de pensées, notre sécheresse de cœur. Non, en vérité, il ne dépend pas de nous de ne pas nous survivre en ceux qui nous ont connu de près. Mais choisir ce qui survivra de nous, voilà ce qui est en notre pouvoir. »

N'éprouvons-nous pas tous en ce moment, chers amis, à quel point ces paroles se réalisent? Autour de cette tombe, s'il était donné de lire le secret des cœurs, si chacun de nous pouvait dire tout haut les souvenirs intimes qu'à cette heure il repasse pieusement en silence, qui n'aurait ici un tribut à apporter, un témoignage à déposer, une dette sacrée à acquitter? A bien peu d'hommes en ce monde, il aura été donné de laisser autant d'eux-mêmes dans l'âme d'autrui. Petits et grands, jeunes et vieux, riches et pauvres, savants et ignorants, tous, à quelque degré, suivant qu'ils l'ont approché, depuis les membres de sa famille d'ici, ou de celle de Fontenay, jusqu'à ceux qui ne l'ont vu qu'un jour, au hasard d'une visite d'école, tous, dis-je, gardent à jamais quelque chose de lui, et ce quelque chose leur paraît à bon droit le meilleur d'eux-mêmes.

J'ai été chargé par les siens de vous parler de lui à cette heure suprême et les paroles me manquent. Trente ans d'une amitié si profonde que c'était plutôt piété filiale de ma part et tendresse de père de la sienne, trente ans de communion intime dans la même foi, dans le même effort vers le même idéal; trente ans d'une collaboration si étroite que dans le silence même nous nous entendions et que pas un instant nous n'avons cru être deux, car il ne se lassait pas plus de donner que moi de recevoir, et c'est ce qu'il appelait un échange d'âme à âme, tout ce long flot de vie, du meilleur de ma vie, me remonte au cœur et je voudrais, comme chacun de vous, m'y laisser aller tout bas, tout seul, au gré des souvenirs et des émotions.

Il faut faire effort pourtant et essayer de fixer quelques traits au moins de l'image que chacun de vous lui dresse au fond de son cœur reconnaissant.

Toutes les fois que j'ai pensé à M. Pécaut, depuis bien longtemps, la même définition m'est revenue à l'esprit. Elle peut être une comme sa vie, simple comme son âme.

Félix Pécaut a été un initiateur moral.

L'initiateur, c'est un homme à qui il est donné d'introduire ses semblables dans un domaine supérieur, de leur révéler une parcelle neuve de la vérité, de leur ouvrir une voie et d'y marcher droit et ferme devant eux, sans savoir s'il sera suivi. L'initiateur, c'est l'homme de génie. Et il se reconnaît à ce signe entre plusieurs que, devant les autres, il n'en est pas d'abord compris, il les étonne, il les inquiète, il les scandalise.

M. Pécaut a été cet homme-là pour les choses de la vie morale. Son génie, c'était sa conscience.

Il y a des hommes qui, par la puissance de la pensée ou par celle de l'imagination, s'élèvent au-dessus de la moyenne humaine et laissent une trace ineffaçable de leur passage dans la science ou dans l'art. Ils sont, en quelque mesure, des créateurs d'ordre, de beauté, de vérité, d'idéal intellectuel, scientifique ou artistique.

Il faut qu'il y ait aussi des créateurs d'idéal moral, penseurs qui élaborent le bien comme d'autres le vrai, artistes qui sculptent l'âme comme d'autres le marbre, poètes qui en font jaillir une poésie en action, la beauté des actes libres, la beauté du bien.

Tel a été M. Pécaut, tel nous le retrouvons, de ses premières années de jeunesse jusqu'à son lit de mort.

Initiateur moral, tout d'abord dans le cercle intime de la famille. Vous le savez bien, vieillards de ce pays, vous qui avez suivi par le détail sa vie dans cette contrée si aimée d'où il n'a jamais consenti à être déraciné. Vous le savez mieux encore et à ne jamais l'oublier, petits enfants qui vous souviendrez un jour d'avoir eu le bonheur de voir de tout près un saint laïque. Mais comment insister ? Ce sont des choses que peuvent seuls savoir à fond ses fils et ses filles et surtout sa noble et vénérée compagne, cet autre lui-même, celle qui a été pour moitié dans sa grandeur morale. Une telle vie de famille ne se raconte pas. Laissez-moi seulement vous en dire la dernière heure. Après les longs mois de souffrances qui ont été, non l'épreuve, mais le triomphe et comme le chef-d'œuvre d'une patience qu'il ne semblait pas donné à l'homme d'atteindre, il touchait à la crise suprême. Dimanche dernier son fils aîné, voyant son beau regard chargé de pensée, s'approche et lui dit : « A quoi penses-tu, père ? » — D'une voix entrecoupée, il lui a répondu ces mots textuels : « Je pense à ce qui a occupé le fond de toute ma vie : être ce que je dois être, soit personnellement, soit familialement, soit comme citoyen, soit (avec un regard vers le ciel) comme membre de la cité divine ! »

Puis, au bout d'un silence et avec un soupir d'effort :

« Mais tout cela est confus, pénible, faible... Ah ! mon Dieu ! » Et ce furent ses dernières paroles.

Initiateur moral : M. Pécaut le fut dès sa jeunesse, dans un cercle un peu plus large que celui de la famille, mais qui aujourd'hui nous paraît bien étroit encore. Il était pasteur protestant dans son pays natal, à Salies. Il avait commencé par l'attachement aux doctrines traditionnelles, à ce qu'on appelle l'orthodoxie. L'étude, la réflexion et surtout, comme il l'a dit lui-même, l'expérience morale l'en détacha peu à peu. Il déposa sa robe de pasteur et ne la reprit jamais : le

plus religieux des hommes se séparait de la religion officielle, par religion. Il faut se reporter à de lointains souvenirs. C'était plusieurs années avant que la *Vie de Jésus*, de Renan, eût appelé sur le problème des origines du christianisme l'attention de quelques-uns et la passion du grand nombre. Avec quelle stupeur n'apprit-on pas, en 1859, que du fond de sa province un jeune pasteur irréprochable, estimé de tous, aimé de tous, et déjà, malgré son âge, entouré de ce respect particulier que certaines âmes font naître, venait de publier un ouvrage intitulé *Le Christ et la Conscience*, livre sérieux, grave, dont les conclusions paraissaient toucher à l'impiété. Oui, disait-il, le christianisme est la religion dont l'humanité a vécu et peut vivre encore; mais ce qui est divin dans le christianisme, c'est l'essence de sa doctrine morale et non ses formes ecclésiastiques qui ont changé et qui changeront encore. Oui, le Christ est la figure immortelle en qui s'incarne pour nous la plus pure des morales et la plus spirituelle des religions. « Il est précieux à l'humanité. Mais il l'est, comme Socrate, à un degré plus élevé parce qu'il a apporté au trésor moral de notre race des idées et des préceptes d'une valeur infinie », parce qu'il a conçu, parce qu'il a réalisé par sa vie, par son enseignement et par sa mort, la grande idée que Dieu est un père, et que les hommes, ses fils, sont tous frères.

« La personne de Jésus, ajoutait-il, oui, elle est belle, elle est sainte. Elle n'est point parfaite. » Et il montrait comment elle avait réalisé non pas un idéal absolu, mais un moment de l'idéal humain, qui de siècle en siècle grandit à mesure que grandit la conscience.

La conscience! Voilà le tribunal suprême devant lequel le jeune et hardi pasteur faisait comparaître tous les dogmes, tous les livres saints, toutes les institutions, toutes les formes de la vie religieuse. L'autorité transportée du dehors au dedans, telle était la révolution religieuse dont il donnait le signal. Il y consacra de longues années, il écrivit d'admirables ouvrages dont je ne vous parlerai pas.

Un jour enfin, répondant sans hésiter à l'appel d'un inconnu, — c'est de là que date ma liaison avec lui et avec cet autre ami si cher à tous deux que nous conduisions il y a quelques semaines à sa dernière demeure, Jules Steeg, — il venait à Neuchâtel et dans les principales villes de la Suisse française faire le plus courageux, le plus magistral exposé de ce qu'il appelait non plus le protestantisme, mais le christianisme libéral, le christianisme sans dogmes et sans miracles, l'Évangile éternel de la conscience. C'est là qu'il résumait sa religion libre, rationnelle et laïque, dans cette magnifique évocation :

« O sainte Église de l'avenir, appelée par tant d'âmes d'élite de toutes les communions religieuses et de toutes les écoles philosophiques, fille de l'Église catholique qui a porté dans ses flancs une postérité de

saints, fille de l'Église protestante féconde en hommes forts, fille des Églises persécutées et flétries du nom de sectes par leurs oppresseurs, fille des grandes écoles spiritualistes qui ont nourri tant d'hommes libres, ô Église véritablement universelle, je salue avec transport ta prochaine venue. Puisses-tu apparaître bientôt, plus belle, plus sainte, plus hospitalière que les Églises anciennes, et venir jeter le sel dans un monde qui se corrompt ! »

Initiateur moral, nous allons le retrouver dans un autre domaine. Cet « anachorète de la conscience », comme on l'a nommé, fut tiré de sa retraite par les malheurs de la France. Malade, épuisé, incapable, semblait-il, d'activité et de mouvement, le patriotisme lui fit un devoir d'agir, et il se mit à agir. Les *Lettres de Province*, qu'il écrivait d'ici même au *Temps*, l'avaient déjà fait connaître comme un des hommes soucieux de donner à la France l'éducation nouvelle dont elle avait besoin.

M. Jules Ferry m'avait appelé à la direction de l'enseignement primaire. Une de mes premières pensées, et peut-être le plus grand bonheur de ma vie, fut de décider M. Pécaut à quitter provisoirement Ségalas (c'est ce provisoire, disait-il naguère avec son bon sourire, qui devait durer seize ans) pour venir travailler à la réorganisation de notre éducation nationale. A cette époque, on ne faisait pas un grief à un ministre réformateur de s'entourer des promoteurs mêmes de ces réformes. On ne songeait pas encore à s'indigner que la République trouvât parmi les ouvriers de la première heure de son œuvre scolaire la poignée de protestants et de protestants libéraux qu'on avait coutume de voir tenir tête au plébiscite, au 24 mai, au 16 mai, fauteurs incorrigibles de cette chimère : l'école laïque, gratuite et obligatoire. Ceux qui ont fait au péril de leur vie la première brèche aux remparts sont d'habitude les premiers à entrer dans la place.

La part de M. Pécaut, dans cette page de notre histoire, on vient de vous le dire, c'est essentiellement la fondation de l'école de Fontenay, la pépinière de nos directrices et de nos professeurs d'écoles normales de filles.

Ai-je besoin de démontrer que cette œuvre était une nouvelle forme de la mission d'éducateur moral ? Ici ce n'est pas un livre qu'il faudrait citer, c'est quinze ans d'un enseignement de tous les jours et d'une influence de toutes les heures par la parole, par la correspondance, par les entretiens privés, par les conférences intimes, par les leçons publiques, par les articles de revues, par les rapports officiels. Jamais homme ne s'est plus largement, plus abondamment donné sans jamais s'épuiser. Et quelle est l'âme de cette œuvre ? Est-ce le savoir et l'amour de la science ? Non. Fontenay n'est pas un « cloître stu-

dieux ». C'est une maison, c'est une famille où l'on a sans cesse l'esprit tourné et le cœur ouvert du côté de la patrie française, où l'on ne s'enferme que pour mieux se préparer à en sortir, capable de donner aux filles de notre peuple la large, la chaude, la noble éducation morale que réclame une République fondée sur la raison.

« La question est de savoir, disait M. Pécaut à ses élèves, si vous pouvez, vous, de simples femmes, de jeunes femmes animées du désir d'être utiles, mais qui n'êtes ni des savantes ni des économistes, si vous pouvez, en unissant vos efforts, faire pour l'âme du pays quelque chose qui ne soit pas illusoire ou superficiel, qui aille au vif de ses besoins.

« Je dis bien : *pour l'âme du pays*. Et si cette expression semblait, à quelques-uns, présomptueuse, je dirais que l'État, en vous chargeant de l'instruction des filles du peuple, vous a expressément conviées à faire œuvre d'éducatrices, c'est-à-dire œuvre morale autant qu'intellectuelle. Le Parlement, à l'heure la plus critique de ce siècle, a eu la vive intuition des secours qu'il fallait résolument demander à l'école, à l'humble école primaire et à l'école normale, pour relever et retremper l'âme de la France, pour la rendre capable de porter le poids des nobles institutions libérales et démocratiques. »

Initiateur moral, enfin : il le fut jusqu'à son dernier jour et d'une manière que naguère encore nul n'aurait pu prévoir tant elle semble éloignée de son caractère et de ses habitudes. Ici, chers amis, il faut nous inspirer de lui-même pour oser parler, tâchons de parler comme il aimait à le dire, de façon à faire non du bruit, mais du bien.

Depuis huit mois, vous le savez, une question douloureuse torture ce pays. Je n'ai pas besoin de la désigner davantage : quelle est la famille qu'elle n'ait agitée, divisée, angoissée ?

Notre grand ami avait suivi cette redoutable affaire dans toutes ses péripéties, avec l'attention la plus anxieuse, jusqu'au moment où la maladie le cloua sur son lit de souffrance. Mais dans ce corps brisé, anéanti, il a gardé jusqu'à la dernière heure non seulement la lucidité parfaite de sa pensée, mais la plénitude de sa force morale et la sûreté de regard de sa conscience. Il a voulu être informé de tout, savoir jour par jour les événements. Et, à mesure qu'ils se déroulaient, il a tenu à faire ce qu'il appelait son devoir, tout son devoir.

Vous avez remarqué, dans les lettres de faire part, que M. Pécaut est qualifié *ancien* inspecteur général, *ancien* membre du Conseil supérieur. Pourquoi ancien ? C'est tout récemment, la semaine dernière, qu'il a de nouveau fait écrire par sa famille avec les plus vives instances pour que le Ministre acceptât sa démission de ces deux fonctions qui le rattachaient encore à l'enseignement et à l'administration. Et il l'a fait

pour ne pas mourir sans avoir pu joindre publiquement son nom, comme ses fils l'avaient déjà fait, à ceux des hommes de cœur qui ont entrepris de remonter un des plus aveugles, mais des plus formidables courants d'opinion qui aient jamais entraîné un pays.

En s'unissant à eux, il essayait de préserver la République, la France et l'armée du seul déshonneur qui pourrait les atteindre; car réparer une erreur, s'il y a eu erreur, ce n'est pas une honte, au contraire. Et c'en serait une indélébile que de prendre son parti d'une iniquité même involontairement commise. Que de fois ne m'avait-il pas dit dès le début : « Mais ne voit-on pas que la pire injure que l'on puisse faire à notre armée, ce serait d'oublier qu'étant l'armée de la France, elle est la servante de la justice? Pour Dieu! ne nous laissons pas enfermer dans ce dilemme abominable : ou sacrifier la justice à la patrie, ou sacrifier la patrie à la justice. Quand il s'agit de la France ces deux idées n'en font qu'une. Blessier l'une, c'est blesser l'autre. »

C'est pourquoi il a voulu, à tout prix, libérer sa conscience devant l'Université. Certes, il pouvait se taire. Il n'était hélas! que trop excusé. Mais il lui a semblé que la France courait un tel danger que le dernier de ses enfants, n'eût-il qu'un souffle, le lui devait. Quel danger? Il l'a dit lui-même et il l'a fait écrire plusieurs fois : « En voulant sauver la France, prenez garde de détruire la conscience française. Il est facile aujourd'hui d'obtenir que, de guerre lasse, la conscience publique se taise et s'apaise. Tremblons que ce malheur ne nous arrive, celui-là seul serait irréparable. » Et du jour où il a craint ce malheur, il n'a pas eu de repos qu'il n'eût fait pour le conjurer le peu qui était en son pouvoir; il y a opposé tout ce qui lui restait, la voix d'un mourant. Quand il apprit l'arrestation du lieutenant-colonel Picquart, de grosses larmes coulèrent de ses yeux. Et de son lit de mort il a dicté des lettres déchirantes à ceux qu'il a crus capables d'écouter un suprême avertissement; aussitôt libre par sa démission, il a ordonné qu'on envoyât sa souscription à l'affichage en réponse au discours du Ministre de la Guerre. Il ne s'est pas demandé s'il allait mourir demain, il a jugé qu'il avait encore le temps de faire acte de citoyen, de patriote et d'éducateur.

Vous tous qui êtes ici, que vous partagiez ou non sur ce point cruellement douloureux la conviction de M. Pécaut, vous la respecterez comme il respectait toujours la conviction d'autrui.

Pour moi qui ai longtemps résisté à la sienne jusqu'à contrister le meilleur des amis, jusqu'à le faire douter de moi peut-être, qui ne m'y suis rendu qu'après avoir tout essayé pour ne m'y pas rendre, je trahirais pour la première fois sa confiance et je n'oserais plus de ma vie prononcer son nom si devant cette tombe ouverte je retenais la

vérité, si j'étouffais par le silence ce cri suprême du mourant rassemblant ses dernières forces pour rendre témoignage à la cause sainte de la justice. Il me semble que son âme si pure et si tendre ne me pardonnerait jamais d'avoir ravi à « ses filles » de Fontenay et aux instituteurs de France qu'il n'a jamais flattés, mais dont il n'a jamais douté, le dernier exemple et la dernière leçon qu'il leur ait léguée. Je remplis ce devoir d'autant plus librement que je n'ai ici aucun mandat officiel. Je ne parle ni au nom du Ministre ni au nom de qui que ce soit. Je n'engage personne. Et j'ajoute que je suis sûr d'être encore fidèle à la pensée de l'ami vénéré, en vous disant non pas : « Pensez comme lui, soyez d'accord avec lui ! » mais : « Quoi que vous fassiez, soyez d'accord avec votre conscience. » La sincérité absolue est à elle seule toute une religion : c'était la sienne. Pourquoi ne serait-ce pas la nôtre à tous ? »

Et maintenant tout est fini ! Celui qui a été si longtemps le guide, le maître, le père, le pasteur des âmes, le conseiller et l'inspirateur de tant de bonnes résolutions ; celui qui a toujours eu de la force à donner, de l'amour à répandre ; celui qui nous a montré, comme nul autre, ce que c'est véritablement qu'aimer Dieu et qu'aimer les hommes, qui nous a appris à élever la cité divine en fondant la cité humaine ; celui qui a éveillé tant de jeunes consciences et les a initiées à la dignité de la pensée par le libre examen, à la dignité de la vie morale par le culte personnel du devoir ; celui qui leur a enseigné à révéler la seule autorité qui soit vraiment divine, l'autorité de la conscience et de la raison ; celui qui a consacré sa vie aux enfants de la France et dont la parole, semence féconde, est en train de lever au loin dans tous les sillons de cette terre de France ; celui qui a été dans la jeunesse et dans l'âge mûr, dans la santé et dans la maladie, et jusque dans la mort, le témoin infatigable de la vérité, le champion de toutes les bonnes causes, inflexible comme un prophète d'Israël ou comme un vieux huguenot, jaloux des droits de la raison comme un pur savant, simple et humble comme un croyant du moyen âge, maître de sa volonté comme un stoïcien, doux et compatissant aux faibles comme le Christ son maître, celui-là a fini sa tâche ici-bas.

Adieu, ami que nous n'oublierons pas ! Adieu, frère et père aimé autant que vénéré ! Adieu, puisque la terre reprend ce pauvre corps, frère instrument qui a suffi comme par miracle à tant et de si grandes choses ! Mais toi, âme sainte qui animait ce corps périssable, esprit de Félix Pécaut, reste, oh ! reste parmi nous. Reste dans cette maison que tu sanctifieras ! Reste dans nos pensées de tous nos jours, plane longtemps sur nos écoles, demeure, demeure à jamais dans notre patrie !

DERNIER SOUVENIR

J'ai vu, pour la dernière fois, M. Pécaut à Paris, chez son ami M. Steeg, la veille du jour où il tomba mortellement malade. Je n'oublierai jamais cette visite.

J'allais là pour chercher le réconfort moral dont j'avais besoin. Certes, ma conscience ne me reprochait rien; mais je craignais qu'elle ne fût point assez avisée : je me demandais s'il n'y avait pas quelque orgueil intellectuel dans la sécurité de ma raison, si ceux-là n'étaient pas les plus sages et les meilleurs qui réclamaient de ma passion pour la justice et la vérité un sacrifice à la patrie. Et j'allais à M. Pécaut comme à celui dont la conscience ne pouvait errer, à l'arbitre perspicace et profond, dans la pensée duquel tous les devoirs trouvaient la règle supérieure et sûre qui les ordonne.

Il n'avait pas alors mis son nom au bas des pétitions qui demandaient aux pouvoirs publics de ne pas admettre le respect de la chose jugée hors du respect de la légalité; je craignais qu'il n'y eût dans son abstention un blâme tacite : je fus vite rassuré. Ce fut avec une joie presque violente que je lus en entrant son approbation dans ses yeux, que je la sentis, avant toute parole, dans le serrement de ses mains.

J'arrivais avec le dernier souvenir que j'eusse de lui : celui des adieux à Fontenay. Je ne l'avais pas revu depuis, et cette scène avait pris dans ma mémoire comme un aspect légendaire. Il me semblait qu'il m'avait été donné, ce jour-là, d'assister à la mise en action de quelque poésie de sagesse antique : Anacharsis prêt à quitter la Grèce, reconduit au rivage par ses disciples, redisant d'une voix grave l'œuvre accomplie et les pensées familières, puis, d'un geste simple, s'enveloppant dans le passé comme dans un manteau, descendant lentement et sans se retourner sur le navire qui doit l'emporter vers la lointaine Scythie.

Je le retrouvai sorti de la légende, vivant, agissant et parlant dans la réalité la plus pressante. Son émotion répondait à la nôtre; nos

crainces et nos espérances étaient les siennes : il nous rendait du courage. Puisqu'il était avec nous, rien n'était donc perdu. A entendre sa voix, aussi chaude, aussi forte qu'aux plus beaux jours de son long apostolat moral, nous nous réjouissions de le voir prêt, avec la même énergie qu'autrefois et une autorité grandie par la retraite, à adresser de nouveau aux chefs du parti républicain les conseils de sa clairvoyance et de sa droiture.

Il y avait là, autour de lui, M. et M^{me} Steeg, Théodore Steeg et Félix Pécaut. Nous étions en train d'examiner des fac-similés d'écritures, lorsque arriva Gabriel Séailles. Il avait été à la Sorbonne le maître des deux jeunes hommes; il venait du Palais, tout animé de ce qu'il avait vu et entendu, en attendant son tour de témoignage. Il était heureux aussi, lui, de retrouver M. Pécaut, de faire passer sa conscience au contrôle de ce juge et de ce conseiller, de prendre ses avis, avant d'arrêter définitivement les grandes lignes de la déclaration qu'il voulait lire aux jurés.

Le petit salon de M^{me} Steeg était plein de regards brillants et de paroles généreuses.

Invisible, la mort se tenait là, parmi nous : elle venait marquer l'hôte et son ami; elle écoutait sur ces lèvres, qu'elle allait bientôt sceller pour jamais, l'écho de la sagesse divine.

Le lendemain, j'appris que M. Pécaut avait été pris dans la nuit d'un vomissement de sang. Je compris qu'il avait usé ses dernières forces dans les conversations passionnées de la veille; je vis qu'il allait désormais assister en spectateur enchaîné et impuissant au combat pour la vérité et la justice : il m'en vint un découragement profond, que n'ont dissipé ni le *Sursum corda* de son fils Élie, ni les belles paroles qu'a rapportées M. Buisson, et dont il a fait le testament politique et moral de son ami.

J'ai plaint M. Pécaut d'être mort à une heure où l'horizon était morne, où aucune lueur d'espérance n'avait rempli ses derniers regards; la lueur a paru et elle s'est dissipée : je le tiens pour heureux d'être mort sans avoir eu à pleurer une seconde fois sur le héros du devoir.

PAUL DUPUY.

A MES ANCIENNES ÉLÈVES

On me demande de me réunir à vous dans une pensée de reconnaissance pour le guide et l'ami que nous venons de perdre, et d'exprimer, si imparfaitement que ce soit, les sentiments de deuil que nous éprouvons en commun. Que de fois nous avons été réunis ainsi devant lui et sous son influence pareillement ressentie des deux parts. Vous vous en souvenez : il venait régulièrement à nos conférences ; il arrivait tantôt au commencement, tantôt vers la fin. Quand il était là, je vous parlais avec une abondance de cœur plus facile et plus joyeuse ; parfois je me tournais vers lui pour le prendre à témoin de la vérité de mes paroles. Et vous pareillement, quand un jugement sur un fait, sur un auteur vous laissait quelque doute, vous vous tourniez vers lui pour consulter l'expression de son visage et demander son assentiment. Et lorsque les circonstances, comme une inspection en province, l'éloignaient de nous, il semblait que la classe fût plus sombre ; et j'avais à faire un effort pour surmonter une impression de tristesse. Et puis c'était, avant la conférence, et même, vers les derniers temps, après la conférence, un entretien familial, où sa pensée toujours active, toujours en commerce avec la vérité, répandait les avis et les souvenirs d'une sagesse qui avait toujours quelque chose à m'apprendre. Et vous, plus heureuses, vous aviez avec lui cet entretien tous les matins. A la première heure il venait commencer la journée avec vous ; et sa parole si simple, si grave et comme insensiblement éloquente, à propos du plus humble sujet, se saisissait de votre âme et la transportait dans la haute région sereine où son esprit habitait familièrement. Comme l'une de vous me le disait : vous emportiez de cette réunion une impression profonde de paix, de confiance en la vie qui rendait votre travail du jour plus calme et plus fructueux. Et maintenant nous l'avons perdu. Nous l'avons perdu deux fois. D'abord il nous a quittés de lui-même, non sans déchirement, pour donner aux siens, à sa femme si frêle et si forte, si digne de lui, à sa fille si éprouvée, à ses chers petits-enfants, les

derniers jours de sa vie. Mais il nous semblait, tant la force de son esprit était encore entière, qu'il nous quittait avant l'heure. Et cette séparation a été, pour vous comme pour nous, je le sais, un deuil douloureux et amer. Nous avons éprouvé à la lettre le sentiment qu'expriment les disciples de Socrate, vous vous en souvenez, quand, à l'heure de la mort, leur maître les laisse seuls un moment, pour dire adieu à sa femme et à ses enfants : « Nous nous entretenions de notre malheur, pensant combien il allait être grand, et il nous semblait vraiment que nous devions désormais, comme si nous étions privés d'un père, vivre en orphelins. » Du moins nous savions que notre maître à nous était là-bas entouré des siens, qu'il ne cessait de penser à sa chère École, et que nous le reverrions. Et, en effet, il n'a pas résisté au besoin de nous revoir. Dans la mauvaise saison, malgré les craintes de ses enfants, il est parti, il est venu vers nous. Mais la maladie, qu'il avait si longtemps conjurée à force de volonté et de sagesse, l'a surpris en chemin et l'a frappé. Et après une agonie de quatre mois, pendant laquelle il a donné encore les plus touchants exemples de douceur envers la souffrance, de force d'âme, et aussi, son ami M. Buisson nous l'a appris, d'un amour inextinguible pour la France, elle nous l'a enlevé tout à fait.

Dans notre sentiment de désolation et comme d'abandon, il y a, je le sens, quelque faiblesse dont il faudra tâcher de nous relever. Mais comme ce sentiment est poignant ! et, malgré ce que notre ami nous dirait lui-même pour nous faire honte de ne pas trouver en nous seuls toute la force suffisante, comme il est naturel ! La nature n'a pas voulu que l'homme puisse se passer de l'homme. Pour élever un peu la foule des âmes, son secret est de produire de temps en temps de ces âmes rares qui inspirent l'admiration. Nous subissions ainsi l'ascendant de M. Pécaut sans chercher à l'expliquer. Comment savait-il sur toutes choses plus que le plus savant de vos maîtres ? Comment pouvait-il sur vos esprits plus que le plus éloquent d'entre eux ? Certes, il n'était indifférent ni même étranger à aucune des manifestations de l'intelligence humaine ; pour vous surtout, il aimait, il cherchait ce qu'il y a d'excellent dans toutes ses productions ; et il veillait à ce qu'il fût mis à votre portée. Il vous invitait à lire, il lisait avec vous les vers de nos poètes. Il voulait que vous apprissiez, il vous enseignait à écrire notre langue française, si troublée aujourd'hui, avec pureté. Dans les examens, il demandait sans cesse que l'on vous poussât sur la grammaire. Versé dans les langues étrangères, il en savait le prix, et il approuvait affectueusement jusqu'aux excès du zèle infatigable de votre excellente maîtresse d'anglais. Il lisait avec prédilection les ouvrages d'histoire, et il en rapportait sans cesse pour vous des leçons de civisme. Lettres, sciences, philosophie, langues, il se plaisait dans

toutes vos études, et sur chacune nous avions profit à le consulter, comme si dans chacune il eût vu plus loin que nous. Et cependant il n'était ni un lettré, ni un savant, ni un philosophe de profession. Quel était donc le secret de sa supériorité? Maintenant nous pouvons mieux le comprendre, et le dire plus librement. Il était le meilleur de nous tous. Son âme vraie, et simple, et si forte ne connaissait pas ces mouvements de vanité et d'égoïsme auxquels nous cédon's si souvent; elle n'avait pas ces moments de défaillance ni même de simple détente auxquels notre faiblesse s'abandonne. Comme sa conscience était toujours vigilante, toujours debout, elle réagissait instantanément sur chaque chose qui passait à sa portée, acte ou parole, le livre nouveau, l'événement public; et là était l'inspiration de ces jugements originaux que nous recueillions avidement. Et comme il était tranquille en lui-même, sa plénitude intérieure se répandait au dehors; et là était la source de sa bonté si sérieuse et si profonde. Car il est remarquable que la force morale seule produit la vraie bonté, comme la faiblesse intérieure engendre naturellement l'égoïsme. Aussi notre ami nous a-t-il aimés tous, ses collaborateurs et les élèves des seize générations qu'il a dirigées, chacun pour lui-même, dans ce qu'il avait de personnel. Et chacune de vous, comme moi-même, j'en suis sûr, en a reçu mille témoignages qu'elle aime maintenant à repasser. Et en même temps son cœur, si sensible aux affections individuelles, aimait encore et d'un amour aussi profond, aussi intime, son pays et le peuple de son pays, la foule anonyme qui travaille et qui peine, et les enfants du peuple, semence de la patrie. Au dehors, parmi les adversaires de nos écoles, quelques-uns de ceux qui ne le connaissaient pas ont pu dire, ont pu croire qu'il avait apporté parmi nous un esprit sectaire. Nous qui le voyions de près, qui connaissions son cœur qu'il tenait toujours ouvert, nous savons qu'il n'a pas eu d'autre inspiration que le plus pur patriotisme, ni d'autre règle de conduite que le respect des croyances, où il savait bien qu'est le fondement de la vie morale. Sans doute sa conscience avait été formée et comme trempée par la religion protestante; et de cette première institution, et peut-être aussi de son origine, de cette terre basque qui a été pour lui la terre domestique, il avait reçu la disposition foncière de son être moral, l'instinct de l'individualité. Mais son esprit s'était de bonne heure émancipé des dogmes propres aux églises particulières: dans son for intérieur, sa religion était celle d'un Channing, la religion du Dieu unique de tous les hommes. Sa conscience s'appuyait directement, sans avoir besoin d'un médiateur, sur l'Esprit éternel. Cette piété toute spirituelle lui avait appris à respecter plus profondément les énergies intimes de l'âme, à mieux sentir le prix de sa liberté intérieure. Plus d'une fois,

en parlant avec lui de nos instituteurs chez qui se retrouve souvent l'esprit positif du paysan français, je lui ai entendu dire : « S'ils ne peuvent prononcer d'eux-mêmes le nom de Dieu, il serait impie de leur demander de le prononcer par ordre. La sincérité avant tout, avant la religion, avant la morale. Ou plutôt elle est le fond de la religion et de la morale. » Que d'enseignements de ce genre nous avons reçus de lui sur les points essentiels de la vie privée ou publique ! Chacun de nous sait ce qu'il lui doit. Et tous, nous pensons que ç'a été un grand bonheur dans notre vie que de l'avoir approché, de l'avoir connu. Nous ne l'oublierons pas ; nous le reverrons jusqu'à la fin, nous reverrons toujours ses yeux si vivants dans son maigre visage, et ce sourire si bon qui l'éclairait tout entier quand nous l'abordions. Cependant je souhaiterais, et sans doute c'est aussi votre vœu, qu'un portrait de lui fût placé dans l'École ; peut-être un simple agrandissement d'une photographie qui n'aurait d'autre valeur que la fidélité de l'image. Avant de commencer le travail, nous le regarderions et nous penserions à demander que son esprit continue d'agir parmi nous. Car nous avons un autre devoir envers sa mémoire et plus difficile que de la garder pieusement, vous surtout qui êtes dans l'âge le plus fécond de la vie : c'est de tâcher de devenir telles, ou à peu près, qu'il voulait que vous fussiez. Oui, vous avez à faire effort pour comprendre de mieux en mieux et pour faire descendre en vous la double inspiration qui a soutenu toute son œuvre de Fontenay : l'esprit de liberté et l'amour du peuple.

DARLU.

M. PÉCAUT A FONTENAY

J'eusse préféré, moi aussi, — comme M. Buisson, et à meilleur titre, — garder le silence pour me recueillir dans mon émotion. Mais il y a des circonstances qui nous forcent; et, puisque M^{me} la Présidente de l'Association de Fontenay m'a prié de consacrer quelques lignes à la mémoire de M. Pécaut, j'aurais cru, en me déroband à cet appel, manquer à un devoir de piété et trahir à la fois mon cœur et ma conscience.

Ai-je besoin d'apprendre aux élèves de Fontenay les sentiments que j'éprouvais pour leur Inspecteur? Presque toutes les connaissent; presque toutes ont vu mon affection pour lui et mon respect. M. Pécaut assistait à toutes nos conférences. On s'est étonné de cette assiduité; et cet étonnement n'est peut-être pas un bien bon signe. Je sais qu'il serait sans doute impossible d'introduire une telle habitude dans d'autres établissements. M. Pécaut n'était pas de ces juges, quelquefois prévenus, toujours pressés, dont on redoute un peu la venue; sa présence était attendue et aimée. Elle était toujours bienfaisante, parce qu'elle était toujours une joie. Il ne venait pas guetter nos défaillances, mais animer nos efforts. Jamais de félicitations communes, de compliments; mais, maîtres ou élèves, tous sentaient au cœur la chaleur de sa sympathie. C'était un ami, supérieur par les lumières comme par l'expérience, qui venait assister à notre travail et s'y intéresser avec une entière sincérité. Bien des fois, la conférence finie, en me reconduisant, reprenant ce que je venais de dire, d'un simple mot, mais combien vif et pénétrant, il m'en faisait sentir, sans le vouloir, l'insuffisance ou la pauvreté. Je plains ceux qu'une telle supériorité eût humiliés; toute âme saine doit en être réjouie au contraire. Il ne saurait y avoir, pour l'intelligence, de joie plus vive que celle de voir se découvrir la vérité. C'était le sentiment de Fustel de Coulanges; il disait: « Quand on a consacré sa vie et son âme à l'étude d'une science, les petites piqûres de l'amour-propre d'auteur sont bien peu

de chose à côté de l'intime jouissance qu'on éprouverait à ce qu'on nous montrât la Vérité. » Plus d'une fois, j'ai dû cette *intime jouissance* à M. Pécaut. Celles qui me lisent savent bien que je n'ai pas été le seul.

Quelles étaient les causes de l'action si forte que M. Pécaut exerçait sur tant d'esprits? Je crois en apercevoir deux surtout. D'abord, en toute matière, il allait, par le mouvement naturel de son esprit, au fond des choses. Né chrétien et Français, il ne se trouvait pourtant contraint nulle part, et il n'admit jamais que les grands sujets lui fussent défendus. Ensuite, la préoccupation du progrès moral dominait son âme et déterminait tous ses jugements.

Un grand nombre de critiques s'arrêtent, avec intention, au bord des œuvres. Ils en étudient la langue, le style, la forme littéraire, les qualités extérieures; ils refusent d'aller plus loin. Il leur semblerait impertinent et prétentieux de vouloir toucher le vif, je veux dire vérifier la pensée. M. Pécaut ne comprit jamais cette timidité ni ces scrupules. Il était loin de méconnaître la nécessité de l'étude grammaticale : il y a insisté dans le dernier discours qu'il ait prononcé à Fontenay. Ce n'est pas lui non plus qui eût pu rester insensible à l'esprit, à l'imagination, au sentiment d'un grand écrivain. Mais ce qui l'intéressait d'abord, et avant tout, c'était la pensée même de cet écrivain, son but, la conclusion de son œuvre. Aucun homme ne s'est moins laissé éblouir par les mots ni séduire par le talent. Faut-il croire, avec Montesquieu, que le projet d'Alexandre ne réussit que parce qu'il était sensé? N'y a-t-il aucun trait à atténuer dans la page enthousiaste où Bossuet exalte les vertus de la cité grecque? Et pouvons-nous croire avec Pascal que la vérité finit par triompher de la violence? C'est le désir du cœur, la foi des poètes; est-ce la leçon que donne l'histoire? Ainsi les œuvres de nos grands écrivains devenaient l'occasion de réflexions, de recherches personnelles, et quelquefois de sérieuses méditations. Par ce souci de la vérité, M. Pécaut, s'il s'éloignait infiniment des méthodes de la Compagnie de Jésus, se maintenait avec courage dans la vraie tradition française, celle des Fustel de Coulanges, des Rollin et des Bossuet. Il n'évitait aucun problème. Il n'eût pas compris que l'on pût songer à lire un sermon de Bossuet en se désintéressant de la doctrine, c'est-à-dire de la seule partie de son œuvre à laquelle tint Bossuet; ou encore qu'il fût seulement possible de lire les *Pensées* de Pascal en commençant par écarter le jansénisme, le dogme de la grâce, et toute théologie. Par cette franchise encore, il demeurait fidèle à la tradition la plus antique, la plus précieuse et la plus chère de notre pays. Même en ces matières si graves, il ouvrait son âme et donnait sa pensée. Respectueux de toutes les convictions, pouvait-il

hésiter à parler selon son cœur? La sincérité fut toujours pour lui la première des vertus, et jamais il n'eut peur de la science ni de la vérité.

L'instruction toutefois n'était pas la préoccupation essentielle de M. Pécaut, c'était l'éducation. Il fut, en effet, comme l'a si bien dit M. Buisson, un initiateur moral. Là est son originalité. Bien qu'il ne méconnût pas l'intérêt et le prix des connaissances humaines, et quoique sa conversation attestât les lectures les plus diverses et les plus approfondies, ce n'est pas sur la science qu'il voulait fonder son École, mais sur la conscience. Ce n'est pas des livres qu'il s'inspirait, mais de la vie; et c'était pour la vie, la vie réelle, celle d'aujourd'hui, qu'il voulait former des âmes, dresser et armer des volontés. Initier ses disciples à la vie intérieure, non pour les désintéresser de l'action, mais pour les y aguerrir et les préparer à la vie civique, telle était sa pensée constante, tel était le sujet presque constant de ses entretiens et de ses discours. Sa parole avait alors — aucun de ceux qui l'ont entendu ou approché ne me démentira — une gravité singulière, une saveur unique, un accent, auquel je doute que personne ait jamais résisté. Que cette morale était à la fois humaine et haute, douce et virile! La sincérité, la modestie, la délicatesse, l'indulgence, la bonté, ce vrai moraliste n'avait pas besoin de nous recommander ces vertus par ses discours : il lui suffisait de vivre avec nous pour nous en faire sentir chaque jour la beauté. Ce véritable éducateur parlait souvent de la nécessité, de la sainteté du travail; jamais il n'eut recours à l'émulation. Il ne disait pas : tâchez de faire mieux que les autres; mais : faites le plus et le mieux que vous pouvez. Il parlait peu de cette morale que l'on a appelée pratique, comme si ce n'était pas l'autre, la morale du devoir, qui seule dût être pratiquée. Mais surtout M. Pécaut instruisait les âmes qui lui étaient confiées à ne se soumettre à aucune autorité terrestre, fût-ce la sienne, à ne pas reconnaître d'autres maîtresses que la raison et la conscience, d'autre juge que Dieu. Là était, ce me semble, le trait le plus noble et le plus profond de sa nature morale; et par là son âme tenait au fond le plus intime et le plus sacré de la race française. Il savait ce que dit le saint Livre de ceux qui souffrent persécution pour la justice, et il n'eût pas hésité à répéter le mot de Turgot que « La résistance contre l'injustice est une ligue de l'âme avec Dieu même ». M. Pécaut était un stoïcien français, qui avait lu l'Évangile.

Ne croyons pas que son œuvre soit terminée. Ah! sans doute, nous ne le relirons plus sur le seuil de son cher cabinet de Fontenay ce touchant *Salve*, qui nous accueillait avant même qu'il eût pu nous apercevoir. Nous ne le sentirons plus jamais se poser sur nous ce

regard inoubliable, si aigu et si doux, où l'on sentait tenir toute son âme. Ils ne recommenceront plus ces entretiens dont nous étions tous si avides, où il n'y avait place pour aucune vulgarité, qui portaient sur les plus hauts objets de la pensée, et qui nous laissaient toujours, comme les chefs-d'œuvre des Maîtres, plus courageux, plus dévoués et meilleurs. Mais ne croyons pas que l'action d'un tel homme puisse être détruite. La mort n'a aucun pouvoir ici : elle peut bien briser les affections, elle ne peut arrêter la marche d'une pensée. Aucune puissance humaine, quelle qu'elle soit, n'a cette force. C'est à ce signe même que l'on reconnaît les très grandes choses : elles survivent à leur auteur. Elles subsistent par leur nécessité ; elles tirent d'elles-mêmes une vertu qui les préserve, qui les prolonge et les répand. L'abbé de Rancé disait : « Il faut faire de ces œuvres et de ces actions qui subsistent indépendamment des passions différentes des hommes. » La gloire de M. Pécaut est d'avoir fait une de ces œuvres-là. La maison qu'il a fondée est petite aux yeux des hommes ; elle est grande, en réalité, par ses conséquences qui iront loin, par son esprit même qui la rend inaccessible. Comme les fondateurs du Collège de France, il ne l'a pas bâtie en pierres, mais en hommes ; et il n'est pas de pouvoir au monde qui puisse atteindre aucune des consciences que sa main a marquées. — Pour moi que, malgré certaines divergences, il n'a pas cessé d'estimer et d'aimer, je regarderai toujours comme un des plus grands honneurs de ma vie d'avoir pu approcher un homme que je considère comme un des bons génies de la France, comme l'un des conseillers de l'Université les plus sages, — comme le bienfaiteur de ma conscience.

LOUIS BOMPARD.

FÉLIX PÉCAUT

Il me coûte de parler de Félix Pécaut; son souvenir est si vivant en moi, que je ne m'étais pas encore avoué sa mort, que je ne m'y étais point encore résigné; je sais aussi qu'en disant ce qu'il a pensé, ce qu'il a fait, on risque de laisser échapper ce qu'il y eut en lui de meilleur et de plus rare. Au delà de ses idées et de ses actes, il faudrait aller jusqu'à l'âme ardente et sincère, recréer à force de pénétration, de sympathie la personne morale, retrouver le secret de l'harmonie supérieure qui accordait en elle la raison lucide et la passion contagieuse du bien, la modestie et la pleine liberté du jugement, la foi et la tolérance, la grâce morale et l'austérité. La seule manière de louer dignement un homme comme Félix Pécaut serait, en évoquant son image toute vive, de prolonger son action bienfaisante, de faire renaître incessamment en des âmes nouvelles les sentiments de confiance généreuse qu'inspiraient sa présence et sa parole à tous ceux qui l'approchaient.

*
*
*

On sait assez ce que ses élèves lui ont dû, quelle haute idée il a su leur donner de leur tâche, quelle ferme volonté de la bien remplir; je sais que plus d'un de ceux qui furent appelés à l'École de Fontenay pour enseigner les autres, y trouvèrent des leçons précieuses, dont ils n'ont perdu ni le souvenir ni la reconnaissance. Quand on entrait pour la première fois dans le cabinet du Directeur, on éprouvait une surprise. Au lieu de l'administrateur timide, inquiet, demi-bienveillant, demi surnois, qui d'abord vous conseille la prudence, puis vous avertit de tout ce qu'il faut craindre, de tout ce qu'il faut éviter de tout ce qu'il faut ne point faire, et conclut en vous conseillant la prudence, vous trouviez un homme, un homme sérieux, simple, résolu, qui vous parlait d'une œuvre positive à accomplir sans phrases, vous en faisait sentir la portée, la grandeur, le lien aux intérêts géné-

raux du pays, et vous demandait d'y collaborer avec confiance, avec ingénuité, sans regret d'un temps bien dépensé. On ne fail pas marcher les hommes en les paralysant; Félix Pécaut savait qu'un devoir accepté, compris, aimé, donne de l'élan pour l'action et la règle sans l'entraver.

On ne lui résistait pas; je lui avais promis un concours de quelques semaines, il m'a gardé pendant plus de deux ans et je ne l'ai quitté qu'avec le plus vif regret.

Je n'étais pas retenu seulement par l'intérêt de la tâche qui m'était confiée, je m'étais fait une douce habitude des courts entretiens qui précédaient et suivaient les conférences. Après l'accueil d'un bon et cordial sourire, nous causions des faits du jour, et, d'un mouvement insensible, la causerie s'élevait, comme son esprit même. Il n'avait pas la courte vue du politicien qui vit à la petite semaine; il avait sur les choses un point de vue original, bien personnel. Qu'il s'agit de politique, d'éducation, de littérature ou d'art, il cherchait dans les événements ce qu'ils témoignaient des progrès ou des défaillances de la conscience nationale. Il avait un sens merveilleux du « spirituel »; pour lui, la France avait une âme et, au delà de ce qu'elle faisait, de ses crises, de ses erreurs, de ses entraînements, par une sorte d'intuition, il apercevait la vie intérieure, le ressort moral, la valeur du caractère, ce qui dans le présent laisse pressentir l'avenir, s'il est vrai que l'avenir n'apporte à un peuple que ce qu'il mérite en le conquérant.

Je ne me lassais pas d'admirer la sûreté de son jugement moral, son art de revenir du cas particulier, si enveloppé qu'il fût, au principe général et vrai qui l'éclairait; j'étais surpris de ce qu'il y a de hardiesse dans la droiture d'une conscience qui se refuse aux concessions de l'intérêt, non par fanatisme, mais par la conviction sereine qu'il n'y a pas d'intérêt contre la justice et la vérité. Rien ne valait l'exemple de cette pensée libre et sincère qui se contrôlait sans cesse elle-même au contact de la réalité, qui se refusait à toute formule, à tout aphorisme banal et, sans crainte, sans lassitude, avec une sorte de fraîcheur et d'innocence, allait vers la vérité. Les idées n'apparaissaient plus comme des abstractions indifférentes, faites pour le jeu du dilettantisme philosophique, mais bien comme des actes, dont chacun est responsable envers soi et envers tous. Il y avait en Félix Pécaut quelque chose de plus, ce qui ne s'analyse pas, un charme, une influence; sans y songer, comme Socrate qu'il aimait entre tous, plus qu'Epictète, plus que Marc-Aurèle, il exerçait cette séduction morale, dont Alcibiade s'indignait sans pouvoir s'y soustraire. « On ne se laisse pas aller volontiers, dit Kant, au respect à l'égard d'un homme; on cherche

quelque chose qui puisse en alléger le fardeau, quelque motif de blâme qui dédommage de l'humiliation causée par l'exemple qu'on a sous les yeux. » Le respect allait naturellement à Félix Pécaut : c'était le sentiment que d'abord il inspirait, mais ce sentiment n'avait rien de pénible, rien de contraint, il était un des charmes de son amitié.



On a dit de Félix Pécaut qu'il était un « saint laïque ». « L'état moral qui convient à l'homme c'est la vertu, c'est-à-dire *la moralité dans la lutte*, et non *la sainteté*, » (Kant) qui serait le repos dans le bien toujours voulu, toujours accompli. Les saints ne nous touchent que dans la mesure où ils restent des hommes, où ils ne méritent point, à rigoureusement parler, le nom que notre piété leur donne. La vie des saints des religions positives n'est qu'une suite de tentations, une lutte perpétuelle contre les plus méchants diables qui leur jouent les plus méchants tours. Félix Pécaut est resté dans l'épreuve, il a connu ces intervalles où les clartés intérieures s'obscurcissent, la douleur qui vient de la contradiction obstinée des hommes et des choses; lui aussi sans doute, il a vu surgir celui qui s'annonce : « Je suis l'Esprit qui toujours nie » (FAUST). Félix Pécaut n'est pas seulement resté dans l'épreuve, il est resté dans la vie. S'il fut un saint, c'est-à-dire un homme dont la vie peut servir d'exemple à d'autres hommes, il fut un saint laïque.

Il ne s'enfuit pas au désert pour y chercher Dieu, Dieu nulle part ne lui parut plus présent, plus visible que dans une conscience humaine; il ne s'absorba point dans le souci de son salut personnel, il savait que, seule, l'illusion de l'égoïsme détache l'individu et l'isole; il ne réduisit pas la vie jusqu'à la rapprocher indéfiniment de la mort, il en accepta toutes les fonctions, parce qu'il voulut tous les devoirs qui leur répondent.

Il me disait un jour : « Je crains parfois que notre morale, avec ses prescriptions, ses défenses, n'ait quelque chose de trop négatif, qu'elle ne limite arbitrairement l'art et la vie dans leur expansion légitime. » Sa morale était trop active, trop mêlée aux choses de ce monde, trop militante pour justifier ce scrupule.

Il fonda une famille en laquelle survit son esprit. Il aima la France avec une passion qui n'altéra jamais la lucidité de son jugement. De santé fragile, contraint au repos, il donna au pays éprouvé les conseils les plus sages, et quand on l'appela à réaliser lui-même le plan d'éducation qu'il avait tracé, sans consulter ses forces, il se dévoua tout entier à cette œuvre. Il ne se désintéressa jamais des affaires publiques; rien de ce qui touchait la France ne le laissait indifférent;

il refusa de se retirer du devoir avant l'heure, et, sur son lit de mort; dans l'immense lassitude qui depuis des mois lui faisait pressentir l'éternel repos, il voulut que son dernier souffle ne fût point perdu pour la patrie, il y mit un avertissement, un appel suprême, une protestation en faveur de la justice et de la vérité, que la France ne saurait trahir sans se trahir elle-même. Le sentiment moral ne le reliait pas seulement à la patrie, à la société des hommes; ce qu'il a de fort, de profond, d'invincible, lui donnait la conscience de l'ordre éternel qui le fonde et le justifie. Il ne doutait pas que le monde n'eût un sens, qu'un esprit divin n'y révélât sa présence, obscure dans l'ordre matériel, transparente dans l'ordre moral. Le triomphe du bien dans le vouloir de l'honnête homme le rassurait : il croyait que le bien est la réalité véritable, parce qu'il est le véritable intelligible. Il se confiait à cette légitime espérance : le sentiment moral par son intensité même se transposait logiquement en lui dans le sentiment religieux, qui le mettait en communion avec l'universel et l'absolu. Il n'ignorait point que cette croyance n'est pas confirmée par les faits, que la nature et l'histoire incessamment la démentent et la nient, mais fidèle à la raison jusqu'au bout, il la suivait sans défaillance jusqu'à la foi, qui, loin de s'opposer à elle, de la contredire, ou même de s'y surajouter, la couronne et l'achève.

* * *

On peut dire que toute la vie de Félix Pécaut, vie tout intérieure, riche d'expérience morale, le préparait à son rôle d'éducateur. Elevé dans l'orthodoxie protestante, pendant plusieurs années pasteur honoré, aimé de tous, il se détacha du dogme chrétien, sans violence, sans à-coups, par le progrès insensible d'une raison qu'éclairait l'amour de la vérité, que soutenait la ferme volonté de ne s'arrêter qu'à elle. La foi religieuse, dont il avait si longtemps vécu, le défendait de l'intolérance; le courageux effort par lequel il s'en était affranchi lui donnait le sens de la liberté véritable et des devoirs qu'elle impose. Il savait ce qu'il y a d'orgueil et de naïveté à prétendre tout inventer dans l'ordre moral : on combat la tradition avec les forces qu'on lui doit; il savait que tout n'est pas erreur et mensonge dans les religions positives : seule, une âme de vérité a pu maintenir ces grands édifices pendant des siècles, leur a permis d'abriter les hommes. Mais il savait aussi les dangers du pharisaïsme, qui substitué à la vie morale une discipline tout extérieure, à la croyance qui jaillit des profondeurs de l'âme l'eau stagnante et croupie qu'on y verse du dehors. L'adhésion à des dogmes qu'on s'imagine croire parce qu'on se fait une règle de ne les point mettre en question énerve la pensée. La perpétuelle

inquiétude de détourner les yeux de ce qui devrait d'abord les fixer ne va pas sans une hypocrisie demi-volontaire qui altère la sincérité du cœur et la droiture de la volonté.

Félix Pécaut voulait que l'éducation, loin de favoriser la paresse et l'inertie naturelles, développât avec l'initiative le sens de la responsabilité, qu'elle fût un constant effort pour former des hommes éclairés et libres. Rien ne lui répugnait autant que la direction de conscience : il voyait dans le rapprochement même de ces deux termes quelque chose de contradictoire, l'absurde prétention de se substituer à un homme dans une œuvre qui ne peut être accomplie que par lui. La vie morale est une vie intérieure personnelle, elle ne consiste pas dans les gestes, mais dans les intentions, dans les jugements qui les déterminent ; le premier des devoirs, celui auquel tous les autres sont suspendus est le devoir d'éclairer sa conscience et de n'obéir qu'à elle. Cette vérité s'impose avec une force particulière dans une société comme la nôtre, que divisent les confessions religieuses, et qui se voit contrainte de chercher, au delà de la lettre des dogmes imposés, les principes qui peuvent reconstituer l'esprit public. « L'État, la société civile, ne peut vivre et se maintenir, se développer fortement et pacifiquement qu'à la faveur d'une communauté d'idées et de sentiments qui prévaille chez la généralité des citoyens sur les diversités d'origine et de tradition, de famille et d'église. » L'éducation publique ne peut être que laïque, elle ne peut s'appuyer que sur une autorité, celle de la conscience et de la raison : « elle compte sur la raison pour incliner l'âme des enfants à la loi du bien et de la vérité, en les affranchissant de la superstition, de la crédulité, des partis pris de la passion et de la coutume. » Cette raison est libre, inaliénable, elle n'est ni intolérante, ni fanatique, elle est intérieure à chacun et commune à tous : « elle est toute pleine de vérités et de principes qu'elle tient de la tradition ; ce n'est pas une raison née d'hier, ni individuelle et arbitraire ; c'est la raison humaine que chacun peut revendiquer comme sienne, mais dont personne, pas même les plus savants, ne peut dire qu'elle soit tout entière à lui. »

Prenant son point d'appui dans la nature, fondée sur la raison et sur la liberté, l'éducation laïque prépare des hommes pour la vie terrestre, des hommes qui aient la pleine conscience de leur dignité personnelle, qui osent penser, qui sachent vouloir, et qui, pénétrés de l'idée de la solidarité qui les unit à tous, s'efforcent « de réaliser progressivement ici-bas le plus haut idéal de justice, de bonté, de beauté ». Mais comme l'éducation laïque débute en conciliant dans la souveraineté de la raison la liberté du jugement et l'autorité consentie qui la limite et la règle, elle s'achève en élevant la raison jusqu'à la foi

vivante dans le vrai et le bien qui rassure et confirme la volonté morale, en lui faisant pressentir l'éternel dessein auquel elle collabore. « Le monde et Dieu sont les deux pôles d'une pensée et d'une activité normales. » Dégagée de tout formalisme, le sentiment religieux n'est que le sentiment moral qui s'approfondit. Félix Pécaut ne veut pas que l'école humilie l'esprit, qu'elle ne le prépare qu'aux œuvres serviles, il veut qu'elle s'ouvre toute grande au souffle religieux; qu'à tant de choses utiles qu'elle enseigne, elle joigne cette chose *inutile*, « cette chose qui ne sert qu'à élever l'âme, à l'agrandir, à la rendre confiante et courageuse, en lui dévoilant sa noble destinée morale et sa parenté divine qui donne tout ensemble la joie de vivre et la force de bien vivre; qui fait l'homme supérieur à lui-même, et qui le relie du lien le plus intime à ses semblables et à la nature entière. »

La pédagogie de Félix Pécaut sort tout entière de son expérience de la vie normale; c'est en s'élevant lui-même qu'il a appris l'art d'élever les autres. Cet art ne consiste pas à créer dans l'individu un mécanisme d'habitudes et de préjugés qui, jouant à coup sûr, le dispense de vivre, il consiste à lui donner le goût de la vie, le sentiment de ce qu'elle a de toujours nouveau, de toujours imprévu, la volonté d'y apporter une pensée sincère, un jugement libre, une conscience droite. L'éducation véritable révèle l'homme à lui-même, elle lui apprend ce qu'il peut et ce qu'il doit, elle ne finit pas ce qui ne sera jamais fini, elle exerce les forces dont il lui appartient de faire usage, pour créer l'idéal de la personne morale qu'il veut être, et pour réaliser cet idéal par un effort patient et continu.



Ce que nous appelons la gloire, trop souvent n'est que le prolongement et l'écho du bruit qu'ont fait ici-bas les violents et les malfaisants; nous oublions les doux et les simples; je ne sais si Félix Pécaut sera mis jamais au rang qu'il mérite, c'était le dernier de ses soucis, sa modestie aimait le silence sur sa personne. Il vivra mieux que dans la mémoire des hommes, il vivra dans les âmes qu'il a formées, dans le bien qu'il a fait et qu'il continuera de faire, dans ce qui se transmettra de son esprit par la tradition de notre enseignement national, dans l'effort moral ignoré d'un enfant de nos campagnes; il aura de la gloire tout ce qu'il en eût voulu, la puissance de faire après sa mort un peu de ce bien auquel il avait dévoué sa vie tout entière: A nous qui l'avons connu, qui l'avons aimé, de lui assurer cette immortalité, moins en répétant son nom qu'en poursuivant son effort.

M. PÉCAUT

SOUVENIRS DES CONFÉRENCES D'HISTOIRE A FONTENAY

J'ai fait chaque année, jusqu'en 1896, plusieurs conférences à Fontenay-aux-Roses. Je tiens à honneur d'avoir, encore que dans une mesure très restreinte, collaboré à l'œuvre dirigée par M. Pécaut et d'avoir connu en lui un des meilleurs et des plus vaillants esprits de ce temps-ci. Parmi ceux qui, après 1871, se sont donné pour tâche d'aider ce pays à tirer de soi-même les ressources qui lui permettraient de se ressaisir, de se relever, qui se sont proposé de donner à la démocratie une conscience plus éclairée de ses devoirs, Félix Pécaut demeure un maître.

J'enseignais à l'École des Sciences politiques l'histoire de l'Europe au XIX^e siècle, dans sa suite et dans ses détails, lorsque M. Ferry m'appela à tirer de cet enseignement, très simplifié, les éléments essentiels et à les mettre à la portée de jeunes filles, sorties pour la plupart de l'éducation populaire et destinées à distribuer cette éducation aux enfants du pays. C'est à cette occasion que je connus M. Pécaut, dans une des premières réunions où se rencontrèrent, au ministère de l'Instruction publique, les futurs maîtres de Fontenay. Je crois bien que, sans ses encouragements et ses conseils, j'aurais décliné la mission, non que j'hésitasse le moins du monde sur l'utilité de l'entreprise et sur la méthode à suivre; mais j'en voyais les difficultés et je me demandais si je pourrais les surmonter.

Il ne s'agissait point de réduire en six leçons un enseignement qui se répartit ailleurs en cinquante : c'eût été le ramener à une nomenclature fastidieuse et stérile, et à cette opération, la dernière officine de manuels aurait suffi. Il s'agissait encore moins d'édulcorer cet enseignement, de le délayer en une sorte de philosophie, superficielle et subalterne. Parler politique à Fontenay eût été une conception déplacée; y faire de la diplomatie une conception ridicule. L'hésitation ne venait pas de là, non plus que la difficulté.

Nous n'avons jamais cessé de penser un instant, M. Pécaut et moi,

et dans mes conférences, je l'ai incessamment rappelé à mes élèves, que tout notre travail n'avait, ne devait avoir qu'un objet : faire connaître la France à des petites filles du peuple français, de huit à treize ans, la leur faire connaître comme une personne vivante et la leur faire aimer comme une personne connue. C'est, pour employer une expression de nos pères, *le livre de raison* du patriotisme français qu'il s'agit de tirer de l'histoire de France, d'imprimer dans la mémoire et dans le cœur des enfants et de déposer entre les mains de la mère dans chaque foyer.

C'est dans cette vue que l'on estimait utile de donner, aux futures directrices et professeurs des écoles normales, un enseignement qui ne rentrait dans aucun programme, ne menait à aucun examen, n'était même pas destiné à être reproduit directement par les élèves de Fontenay dans leurs leçons à venir ; il avait uniquement pour objet d'éclairer la route par où elles devaient passer, de leur montrer la direction à suivre, le but à atteindre, en un mot de définir et préciser cette pensée de derrière la tête qui gouverne tout le reste : ici, c'est le devoir envers la patrie, éclairé par une notion simple et populaire des intérêts de la patrie.

La France actuelle, celle où nous vivons et dont nous faisons la vie, est l'objet suprême de l'école. Comment y diriger les esprits si l'on ne sait soi-même ce qu'elle est, ce qu'elle se doit, ses droits, ses devoirs ? Si tout l'enseignement populaire de l'histoire doit être, par récits et images, une continuelle insinuation vers la patrie vivante en nous, par nous, une exhortation constante à l'aimer, à la servir, il faut, pour que les maîtresses en pénètrent les enfants, que ce soit l'atmosphère de l'École où ces maîtresses se forment ; que ce souffle, ce grand air de l'histoire de France ait été fortement et pleinement respiré par elles.

C'est en montrant dans le passé la patrie vivante, telle que nous la sentons en nous, que l'on peut donner aux enfants des écoles de l'intérêt pour ce passé, que l'on peut leur en donner aussi l'intelligence appropriée à leur âge, à leur capacité intellectuelle, leur en inspirer le respect.

L'enfant veut que l'histoire marche, qu'elle avance et savoir où elle le mène. Elle ne lui devient attrayante et familière que par où elle touche à ce qui le touche de plus près. Par là aussi elle lui devient profitable.

Mais s'il convient de faire appel à l'imagination des enfants, il ne faut point que, par ce moyen de l'imagination, on leur transmette une histoire imaginaire. Tout, dans les récits qui leur sont faits, doit être réel, concret. Enfin ce n'est pas seulement une école de vertu patriotique, c'est aussi une école de jugement qu'il est nécessaire de

former. Cet élément était l'essentiel, aux yeux de M. Pécaut. Il savait trop le mal que font les images fausses, les superstitions, l'habitude funeste de se représenter les choses comme on les désire, de ne tenir compte de rien qui embarrasse ou gêne, de compter pour rien le sentiment, les passions, les forces d'autrui, de ne pas savoir séparer le vrai de ce qui flatte les illusions et les passions. Chercher le vrai, n'en rien céler, s'en tenir au vrai, c'était à la fois la pierre de touche et la règle de cette simplicité qu'il fallait atteindre. Autant il importait que les mots fussent vivants, autant il importait qu'ils fussent probes. L'enseignement de l'histoire devait donner aux élèves de Fontenay ce fond résistant de sens commun national, qui s'infiltrerait insensiblement, à travers toutes leurs leçons, dans l'esprit des enfants.

Et pour cela il convenait qu'elles vissent la France telle qu'elle est, dans le monde tel qu'il est.

Qu'est-ce donc que la France d'aujourd'hui? qu'est-ce que l'Europe d'aujourd'hui: la France qui lutte et pour laquelle les générations devront lutter, car c'est par leurs mains et avec leur travail, souvent aussi leur sang, que l'œuvre s'accomplit. Qu'est cette œuvre? pourquoi nécessaire? pourquoi vitale? Quelle y est la partie sacrée qu'il ne dépend de personne de changer? quelles sont les conditions de vie? les dangers d'étouffement, d'inondation, de mort? Avec nos nouvelles destinées coloniales, qu'est ce monde nouveau où se porte le drapeau du Français, où vont les enfants de France, où l'on doit appeler le travail français?

Et ceux qui nous entourent, ceux que nous rencontrons, qui sont-ils, que veulent-ils? Ce sont des peuples, ce sont des hommes, en quoi différents de nous, en quoi animés de sentiments, de passions souvent opposés aux nôtres et pourtant de même origine humaine? Où, comment, pourquoi nous rencontrons-nous, ici unis, ailleurs hostiles ou rivaux? Quels sont les amis, quels sont les ennemis, les espoirs possibles, les concurrences inévitables?

Tout cela ramené à des propositions aussi élémentaires exposé en images: un Anglais, un Russe, un Allemand, un Italien, un Grec, un Turc, un Japonais, un Américain; le caractère traduit par la figure, le geste, l'allure, et le caractère national exprimé par celui de l'individu tel qu'on le peut rencontrer dans les rues, en voyage, ou, tout au moins, le voir en gravures, en photographie.

Demandez à la femme d'un marin de nos côtes de l'Ouest ce que c'est qu'un Anglais, à une paysanne de l'Est ce que c'est qu'un Prussien, elle voit quelqu'un de très vivant, de très réel; démêler ces visions, ces impressions, les définir, tout en leur laissant leur vivacité, leur vérité d'impression populaire, rassembler ces notions et les rap-

procher les unes des autres ; prendre une carte, la mettre pour ainsi dire en relief et en action, y montrer dans leur couleur les grands mouvements simples des foules qui s'y agitent, tel nous apparaissait cet enseignement, dans les interminables causeries dont il fut l'objet chaque année, entre M. Pécaut et moi.

J'ai parlé de mes conférences plus que je n'ai parlé de lui. En réalité, je lui rends ce qui lui appartient et je lui apporte mon meilleur hommage. C'est ainsi que j'ai appris à le connaître et c'est là que j'ai beaucoup appris de lui. Il assista à presque toutes ces conférences. Il les fit nôtres par la sollicitude qu'il y apportait. Avant, après la leçon, nous nous arrêtions souvent à parler du pays. Bien qu'animé de cet optimisme fondamental, de cette foi dans la France et le bon sens français, sans lesquels il n'y a pas d'enseignement efficace, M. Pécaut ne pouvait se détacher, à la réflexion, d'un esprit critique, très élevé, mais très pénétrant aussi, dont il avait gardé l'empreinte et l'habitude.

Confiant dans l'avenir d'après-demain, il demeurait, sur l'avenir de demain, agité d'inquiétude. Il apportait dans ce sentiment moins de méfiance envers les hommes que de souci pour l'œuvre qu'il avait entreprise, qu'il voulait voir affermie, qu'il redoutait autant de voir détournée et dévoyée que rompue ; à laquelle, dans la pureté de son zèle et la sincérité de sa foi, il aurait voulu convertir toutes les intelligences et tous les cœurs. Elle lui semblait sinon la seule chose nécessaire, au moins la chose la plus urgente. Il avait, pour son œuvre, ce soin incessant, cette jalousie, cette ambition sans lesquels il n'y a ni amour ni œuvre.

Cet homme, très moderne, cet esprit très libre avait la tenue d'idées, la supériorité, très réellement modeste, mais d'autant plus insinuante et imposante, des éducateurs d'autrefois. Il montrait une culture d'esprit très étendue, une ouverture d'intelligence très large, avec une fermeté singulière dans ses convictions, ses principes ; une sensibilité extrême mêlée à une rare force de caractère ; une austérité douce et forte, indulgente à la faiblesse, intraitable à la fausseté, au calcul, à l'égoïsme ; un mélange de bonté, de charité humaine et chrétienne à l'égard des personnes et de rigidité sur la règle des mœurs et la règle de vérité qui se rencontrent rarement ensemble et qui, dans les formes particulières où il les présentait, sortent presque du cadre de la vie laïque. On ne dira jamais assez à quel point il avait en lui de l'âme et de l'esprit de Port-Royal. C'est en cette transformation même, en ce rajeunissement de ce qu'il y a eu de meilleur dans le vieil esprit éducateur français, que ce républicain, ce démocrate, se montra un parfait éducateur de la France nouvelle.

ALBERT SOREL.

SOUVENIRS D'ANCIENNES ÉLÈVES

Il n'appartient pas aux élèves de Fontenay de dire ce qu'était M. Pécaut comme philosophe et comme pédagogue ; quand les convenances ne nous interdiraient pas de prétendre au rôle de critique, notre respect et notre admiration absolus nous en rendraient incapables. Nous avons toutes d'ailleurs trop présent le souvenir et trop vive l'impression de ses entretiens publics et privés pour essayer d'analyser l'un et l'autre. Mais l'influence personnelle qu'il exerçait sur chacune de ses élèves ne peut être exprimée exactement que par celles qui l'ont subie ; c'est nous seules qui pouvons dire comment il atteignait et dirigeait les consciences. Je voudrais pour ma part être capable de le bien dire, à la fois pour acquitter une dette de reconnaissance et pour que ce côté sublime de l'œuvre de notre maître ne fût point dénaturé par ceux qui ne connaissent Fontenay que de nom.

L'action que M. Pécaut a exercée sur ses élèves est de celles qui ne s'effacent pas ; les moins disposées à la subir et les plus prévenues contre elle n'ont pu y échapper ; elles l'ont même peut-être subie d'autant plus qu'elles s'y sentaient moins disposées et c'est en cela, nous semble-t-il, que résidait surtout la force de ce grand éducateur : agir sur les âmes même fermées à lui, même rebelles ; les toucher et les convaincre sans rien ébranler de ce qu'elles pouvaient avoir auparavant de sympathies profondes ou de croyances certaines ; les forcer à se regarder elles-mêmes et à se former d'elles-mêmes sur un idéal qui leur apparaissait en pleine lumière, voilà ce qui est arrivé à toutes celles d'entre nous qui ont traversé Fontenay sérieusement — et simplement.

La première fois que j'entendis parler M. Pécaut, sa parole, si nouvelle pour moi, son regard, qui semblait lire au fond des âmes, me troublèrent et m'effrayèrent à la fois. L'impression fut si vive que je me rappelai ensuite textuellement l'allocution qu'il nous avait adressée,

et qu'aujourd'hui encore j'en retrouve exactement les principales intonations. Cette parole, qui s'imposait ainsi à mon esprit, ne fut pas de suite comprise; et quant à l'examiner ou à la discuter, ce ne fut que bien plus tard que j'osai m'en croire capable. Mais j'avais eu la révélation d'une vie morale si intense et d'une pensée si forte, que la crainte et l'étonnement me tinrent longtemps éloignée de M. Pécaut. Je ne raisonnais pas alors cette impression, mais je crois aujourd'hui qu'elle a été partagée par beaucoup d'autres. On sentait à un moment précis qu'une grande force allait surgir, qui bouleverserait étrangement la vie morale, qu'une lumière allait s'imposer à la conscience; et il se produisait comme un mouvement irraisonné de recul, l'instinct d'une lutte qu'il faudrait subir, une crainte d'un grand travail qui allait s'opérer dans l'esprit et qu'on aurait voulu éviter. Puis, le moment redouté arrivait : bon gré, malgré, il fallait examiner les idées sur lesquelles on s'était si commodément reposée jusque-là; une faculté critique s'éveillait, qu'on portait tout entière sur soi-même, démontant pièce à pièce le mécanisme de la pauvre petite vie intellectuelle et morale qu'on avait crue si riche et qui se réduisait à si peu de chose. Alors, la parole de M. Pécaut n'effrayait plus; elle était attendue et recueillie avec joie, parce qu'on sentait, sous ses réflexions les plus simples, une réalité de pensée et un désir de vérité qui répondaient au besoin intime de la conscience. Si M. Pécaut se rendait compte ou non de cette transformation, je ne sais. Mais dans le premier entretien particulier que j'eus avec lui, je compris qu'il était très avancé dans la connaissances des consciences qui ne s'étaient jamais ouvertes à lui, qu'on avait même pris soin de lui tenir fermées; il lisait en vous si clairement et avec une sympathie si véritable, que vous ne pouviez en être ni froissée ni inquiète. Mais surtout, il vous montrait un tel souci délicat de ne porter atteinte à aucune croyance, de n'influencer en rien les libres décisions de la volonté, et il manifestait un si grand respect pour la très petite personnalité qu'on sentait en soi, qu'un sentiment plus grand de dignité entraînait dans l'âme, et l'on était réellement grandie et réconfortée. Il semblait qu'en présence de M. Pécaut, vous sentiez se révéler à vous-même votre propre conscience; on aurait dit que, devant sa grande conscience à lui, la vôtre prenait force et consistance, et seulement alors vous compreniez la responsabilité d'une vie morale qui n'a d'autre guide que la conscience même. Car jamais M. Pécaut ne prononçait un jugement à votre place, ne vous indiquait même de quel côté devait se trouver la vérité; il pensait devant vous, faisait en quelque sorte travailler votre conscience, et vous disait ensuite : « Cherchez, la vérité doit se révéler d'elle-même à l'âme qui la cherche librement. »

C'est en cela que M. Pécaut dirigeait les consciences : il faisait sentir à chacune son existence d'abord, puis sa liberté, et la livrait à elle-même. Et l'on se sentait réellement tenue, dès lors, à faire acte de conscience, et l'on ne se serait pas pardonné de vivre lâchement d'une vie morale appuyée sur la conscience d'autrui.

On comprend qu'à un tel directeur, on ne songeait pas à soumettre de « cas » de conscience ; c'eût été, je crois, lui causer une grande peine, comme c'eût été l'inquiéter beaucoup que de montrer une docilité qui eût ressemblé à la soumission passive, aussi commode que dange-reuse. L'âme féminine est très encline à cette soumission ; M. Pécaut le savait, mais il devait être assuré, en se voyant si bien compris sur d'autres points, que nous redouterions cette faiblesse comme la négation même de tous ses principes.

Le directeur qui éveillait la conscience dans l'âme de ses élèves, qui mettait simplement à nu devant elles le travail de la sienne propre, qui respectait les balbutiements informes ou les opinions erronées d'une conscience faible, mais sincère, créait en elles une vie personnelle qui est la première condition de la moralité. Il leur révélait en même temps que leur valeur comme éducatrices leur viendrait de ce même souci de la conscience de leurs élèves, joint à une large bonté, qui seule a le pouvoir d'ouvrir les cœurs. La bonté enseignée par M. Pécaut comme la plus grande force de l'éducation était celle qui vient de la compréhension des besoins et des faiblesses des autres par comparaison avec les nôtres propres. Être indulgent aux autres c'est plutôt être juste, c'est-à-dire, en nous comparant à eux, reconnaître que nous ne valons guère davantage. Je n'ai jamais si bien compris cette vérité chrétienne qu'en voyant M. Pécaut frapper comme administrateur une personne loyale qui avait un jour failli à la justice ; reprocher en termes très sévères ses torts à la coupable ; puis lui dire ensuite comment on se relève d'une faute, sympathiser avec l'âme qui avait cédé à un moment de faiblesse, et lui montrer que sa faute même, reconnue et condamnée par sa propre conscience, pourrait devenir le point de départ de la vraie possession de soi, qui serait avec l'horreur du mal, la garantie de sa moralité future. Cette belle leçon, qu'un grand chagrin devant le mal accompli rendait si touchante, a produit des effets dignes d'elle ; et moi qui l'écoutais en spectatrice, j'en ressens aujourd'hui encore une poignante émotion.

M. Pécaut s'est bien souvent demandé quel sort serait réservé à son œuvre lorsqu'il aurait disparu. Son œuvre morale, la seule qui le préoccupait, est entre nos mains. Comment répondre mieux à la pensée de notre vénéré Maître qu'en cultivant avec soin le respect

absolu de la conscience, en nous et dans les autres ? Provoquer chez nos élèves l'effort de la conscience ; être à leurs yeux — et qu'elles se sentent devenir avec nous — des consciences vivantes et agissantes, tel doit être notre but, périlleux et difficile, mais sacré ! Soyons, et qu'elles soient des personnes, c'est-à-dire des volontés et des consciences ; soyons nous-mêmes, et non de vagues reflets de l'opinion ambiante devant toutes les difficultés et dans tous les périls ; pensons et agissons comme et parce que nous avons pensé. Nous assumons une responsabilité redoutable en nous faisant les institutrices des femmes du peuple, M. Pécaut nous l'a si souvent fait comprendre ! Nous ne serons dignes de lui et nous ne servirons notre patrie à laquelle il pensait toujours, qu'en lui donnant des femmes de conscience et de devoir aussi modestes et défilantes d'elles-mêmes qu'affranchies de tout préjugé, professant dans leur for intérieur et affirmant bien haut la religion de la conscience éclairée et indépendante.

UNE ÉLÈVE DE FONTENAY.

En ces jours de tristesse qui ont suivi la mort et les obsèques de M. Pécaut, je me représente vivement la figure vénérée de notre directeur et je revis ces années de Fontenay où il me fut donné de le connaître et de recevoir sa bienfaisante influence ; de toute sa personne je revois surtout, dans ce visage émacié, les yeux si profonds, si pénétrants, si vivants, qui reflétaient une telle sincérité d'âme qu'il semblait impossible qu'on pût soi-même devant lui altérer la vérité.

Nous l'appelions « Monsieur l'Inspecteur » et les anciennes élèves de Fontenay savent bien ce que cette expression, en apparence officielle et banale, renfermait pour elles de vénération, de respect, de confiance. On ne pouvait l'approcher sans être frappé par sa haute spiritualité, son infinie supériorité morale ; et nous, ses élèves, nous lui appliquions tout naturellement ces mots écrits il y a deux cents ans par l'un de nos classiques : « Il apparaît de temps en temps sur la surface de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu et dont les qualités éminentes brillent d'un éclat prodigieux. »

Aussi, parmi toutes les élèves de Fontenay, nous regardons-nous comme les privilégiées, nous qui avons connu son fondateur, qui avons reçu directement ses instructions. Il n'y a pas une seule d'entre nous qui ne lui doive infiniment, et, quelle que soit notre faiblesse en face d'un tel modèle, nous sentons combien notre vie spirituelle serait subitement appauvrie si nous pouvions faire abstraction de son influence. Ses entretiens du matin, qui méritaient si bien le nom de « conférences », car il nous appelait à exprimer librement, sur les sujets les plus divers, nos réflexions, nos objections, laquelle de nous ne se les rappelle comme le plus pur, le plus profond de tout ce qu'elle a emporté de Fontenay ?

Il voyait en chacune de nous une âme qu'il fallait fortifier, aider à vivre, préparer à travailler à l'éducation nationale, et il nous suivait individuellement avec attention dans notre développement intellectuel et moral. Ce serait peu de dire qu'il fut un directeur de conscience ; il voulait non pas « diriger » les consciences dans une voie marquée par lui, mais les redresser, les rendre hautes, droites et libres, maîtresses d'elles. Profondément respectueux de nos croyances confessionnelles, il s'en tenait à nous présenter, en tous les ordres, la vérité dans sa pureté lumineuse, et nous laissait réfléchir, raisonner et conclure, mettant, dans toutes ses paroles comme dans toutes ses actions, une loyauté, une probité absolues, et pouvant dire comme Pascal, qu'il a tant pratiqué : « La vérité, c'est toute ma force. »

Il fut pour nous un maître incomparable d'énergie, de volonté, de conscience, de patriotisme. Toutes les vertus qu'il voulait développer en nous afin de les voir porter par nous dans nos écoles, il les posséda au suprême degré ! Nous n'ignorions pas les souffrances aiguës que lui procurait souvent une maladie chronique ; une force d'âme peu commune lui permettait de surmonter son mal, et jamais son œuvre à l'École n'en fut interrompue. Il cherchait à éveiller en nous les forces vives de l'âme, nous excitait à l'effort, à la continuité dans le travail et ramenait à des principes directeurs nos raisons d'agir, nous montrant ce que nous nous devons à nous-mêmes, à notre dignité d'êtres humains faits pour le bien et le perfectionnement, ce que nous devons à notre pays qui réclame, pour être grand et fort, que chacun remplisse vaillamment et droitement sa tâche, quel que soit son rang social.

Quand il était dans l'École (et tout le temps que ne lui prenaient pas les commissions au ministère et les inspections nous était consacré), il nous semblait que, de son austère cabinet de travail, son âme rayonnait jusqu'à nous. Toujours occupé, d'une activité incessante et étonnante, il était cependant toujours prêt, avec une patience inépuisable, à nous recevoir quand nous avions à lui demander quelque con-

seil, à lui soumettre quelque difficulté rencontrée dans nos travaux. Quand elles avaient quitté l'École, il suivait ses élèves dans la vie et ce n'est jamais en vain qu'on s'adressait à lui quand on avait besoin de lumière et de soutien. Que de fois, dans notre carrière, où, malgré notre désir de travailler dans la paix et sans nous mêler aux agitations des hommes, les difficultés venaient d'elles-mêmes nous trouver, que de fois il fut notre guide et notre inspirateur !

Quand des raisons de famille l'obligèrent à quitter Fontenay, ce fut pour nous un grand déchirement, et comme le prélude navrant de la séparation suprême, à laquelle nous n'avions jamais voulu songer jusque-là, tant il nous semblait que M. Pécaut était inséparable de son œuvre. Puis, vint la cruelle maladie de plusieurs mois, la lente agonie qui usait tous les organes en laissant à l'âme toute sa lucidité et sa force.

Et maintenant, il n'est plus, et, tout spontanément nous reviennent à la mémoire, ces paroles qu'il avait citées lui-même après la mort d'un ami : « Ainsi nous laissent les âmes supérieures avec qui nous avons tant de fois agité toutes les questions suprêmes qui pèsent sur nous... Les voilà entrées dans ces régions inaccessibles à nos regards, d'où rien ne nous viendra plus d'elles sur cette terre ! Vous qui les avez connues, recueillez et gardez précieusement le souvenir de leurs paroles, car c'en est fait, et vous n'entendrez plus ce langage où une émotion si sincère animait une raison si haute. Quand de telles âmes disparaissent, à la douleur de leur perte se joint, pour leurs amis, une sorte d'effroi de rester seuls devant l'énigme du monde. »

Il repose là-bas, en pleine campagne, au milieu de la nature apaisante, dans ce gracieux pays fait de vallons verdoyants, d'où l'on aperçoit, par le temps clair, les cimes pyrénéennes. Nous ne le verrons plus au milieu de nous, et notre cœur filial se fond à cette pensée déchirante ; nous perdons notre suprême appui moral et nous serions tentées de nous laisser aller au découragement si nous ne sentions qu'un tel sentiment est indigne de lui et qu'il le désapprouverait. Ainsi que l'écrivait l'une de nous : « Il vit dans nos consciences. » Oui, l'immortalité a commencé pour lui, car il a marqué d'un sillon ineffaçable son passage sur terre, et rien ne pourra faire qu'il n'ait accompli une œuvre profonde et qu'un souffle bienfaisant n'ait agité de nombreuses âmes parce qu'il a paru au milieu de nous. O Maître vénéré, toi qui rendis plus claire à nos yeux la vision du bien, de l'idéal, du vrai, sois bénipour tout le bien que tu fis à nos âmes ; toi qui te considérais à si juste titre comme un membre de cette « cité divine » qui, au-dessus des rivalités de confessions et de dogmes, réunit tous les « hommes de bonne volonté », conseille-nous encore par ton esprit, conduis-nous

dans la voie du devoir, toi qui aimas ton pays d'un amour si ardent, si éclairé, qui travaillas à faire une France grande et libre, augmente en nous le désir passionné de travailler aussi pour elle, de lui donner nos forces, notre âme, notre vie !

UNE ÉLÈVE DE FONTENAY.

